





VOYAGE AU CANADA

LA MISSION JACQUES CARTIER



PRÉFACE DE M. GABRIEL HANOTAUX
AVEC 18 DESSINS ET PORTRAITS DE
M. GEORGES LEROUX, DE L'ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS

ÉDITIONS DE L'ATLANTIQUE
1935

VOYAGE
AU
CANADA

LA MISSION JACQUES CARTIER

VOYAGE AU CANADA

LA MISSION JACQUES CARTIER

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

VOYAGE AU CANADA

LA MISSION JACQUES CARTIER

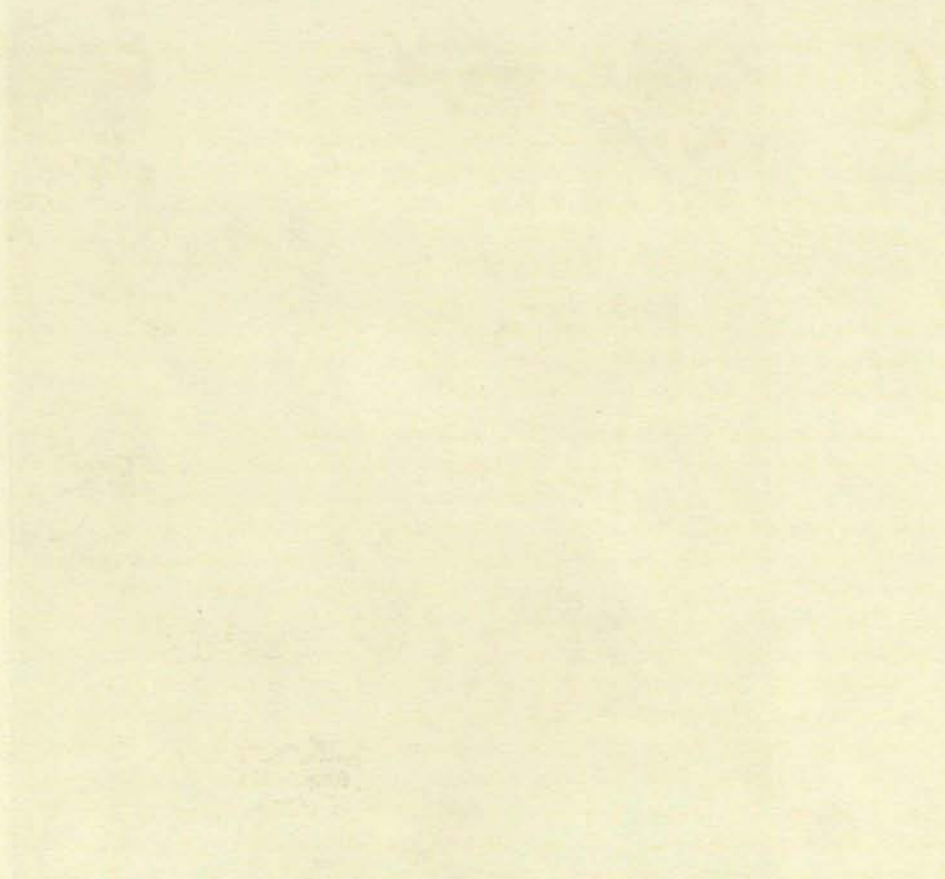


PRÉFACE DE M. GABRIEL HANOTAUX
AVEC 18 DESSINS ET PORTRAITS DE
M. GEORGES LEROUX, DE L'ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS

ÉDITIONS DE L'ATLANTIQUE
1935

VOYAGE
EN
CANADA

LA MISSION JACQUES-CARTIER



Fc
74
C655
1935

AVANT-PROPOS

CE livre est le livre du souvenir; les Français qui ont été accueillis au Canada le conserveront comme le cadre de leurs impressions; ils veulent l'offrir à leurs hôtes comme le témoignage d'une gratitude durable.

Pour la première fois dans l'histoire, une nation est entrée en contact avec une autre nation sous la forme d'une mission organisée comme la mission Jacques Cartier : elle n'a pas été désignée par l'Etat, ni par un Comité, comme le fut par exemple les Missions de Champlain en 1912 et du Maréchal Fayolle en 1921, organisées par le Comité France-Amérique. Les grandes Institutions et Villes de France, en rapport avec le Canada, ont désigné chacune leur délégué officiel, dont l'ensemble a formé une Mission nationale, au plein sens du mot. Le Comité France-Amérique, ayant cette conception nouvelle, en a assuré la réalisation, en organisant le Comité national, et en dressant la liste de ces grandes Institutions représentatives de la vie française.

Nos amis du Canada veulent bien assigner un autre rôle au Comité France-Amérique : le sénateur Dandurand, ancien président du Sénat canadien, ancien président de la S. D. N., a écrit le 17 octobre 1934 : « Je dirai ce que fut le rôle de « France-Amérique » et je démontrerai très facilement, avec pièces à l'appui, que sans son action il n'y eût pas eu de célébration du quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier en l'année 1934 ». Si le Comité France-Amérique a voulu donner un particulier éclat à la participation française dans les cérémonies canadiennes, c'est en raison de la grandeur de l'événement qu'il convenait de commémorer. On ne saurait, en effet, exagérer l'importance de la mission et de la découverte de Jacques Cartier. Jacques Cartier prit possession de la région canadienne, au nom du roi de France, en débarquant à la pointe de Gaspé à l'embouchure du Saint-Laurent. La France était alors, en quelque sorte, encerclée par l'empire de Charles-Quint. Le Pape avait partagé les terres nouvelles à conquérir entre l'Espagne et le Portugal; en 1531, François I^{er}, qui avait protesté contre cet acte en demandant de voir la clause du testament d'Adam qui écartait la France des régions découvertes, proclama le droit de son pays à naviguer « sur mer commune »; pour sanctionner par un acte sa protestation, il décida d'envoyer un explorateur vers l'Amérique et cet explorateur fut Jacques Cartier.

C'est le 20 avril 1534 qu'il fit voile en partant de Saint-Malo où il était né, avec deux navires et une soixantaine d'hommes. En vingt jours, Jacques Cartier, poussé par un vent favorable, atteignait les parages de Terre-Neuve; il explora ensuite la côte du Labrador, la côte ouest de Terre-Neuve, l'île du Prince Edouard, la baie des Chaleurs et le 24 juillet 1534 il aborda près de l'embouchure du Saint-Laurent, en face de Gaspé. Il prit possession par

un acte solennel de la Nouvelle-France et voici comment il raconte lui-même, dans sa relation, cet acte capital :

« Le vingt-quatrième jour dudit mois, nous fîmes faire une croix de trente pieds de haut qui fut faite devant plusieurs d'entre eux (les Hurons), sur la pointe de l'entrée du Havre; sous le croisillon, nous mîmes un écusson en bosse à trois fleurs de lys et dessous un écriteau en bois gravé en grosses lettres de forme où il y avait « Vive le Roy de France » et nous plantâmes cette croix sur ladite pointe devant eux, qui la regardaient faire et planter ».

Il poursuivait ensuite son exploration dans la baie du Saint-Laurent et le 5 septembre 1534, il revenait à Saint-Malo. Il avait découvert que Terre-Neuve n'était qu'une île; que derrière Terre-Neuve une mer intérieure favorable aboutissait à l'embouchure d'un grand fleuve et il avait découvert un empire, celui qui fut la Nouvelle-France et d'où partirent les pionniers et les missionnaires qui arrivèrent ensuite aux Grands Lacs, puis, par le Mississipi, au Golfe du Mexique.

La découverte du Canada fut donc un acte conscient de la politique de François I^{er} dont l'importance ne saurait être discutée; dès le premier jour, la politique française d'entente avec les indigènes et d'introduction de la civilisation chrétienne dans le nouveau monde fut instaurée à Gaspé comme au Labrador. Jacques Cartier fit en même temps un acte politique en prenant possession du pays au nom du roi de France et un acte religieux en plantant la croix comme il le fit à Gaspé, comme il le fit en dénommant « Ile de l'Assomption » l'île d'Anticosti; la France du XVI^e siècle instaura ainsi dans le nouveau monde une politique dont les résultats se font sentir à l'heure actuelle.

* * *

Pour célébrer ce quatrième centenaire, le Canada avait désigné un Comité National Canadien groupant toutes les provinces et fonctionnant sous la présidence du sénateur canadien-français Beaubien, — véritable animateur et metteur en œuvre de l'organisation, — et du sénateur canadien-anglais Graham : du 25 août au 8 septembre 1934 des fêtes, cérémonies et congrès d'importance capitale se sont déroulés de Gaspé à Niagara; c'est sur la pointe de Gaspé qu'eut lieu le 25 août 1934 la fête nationale canadienne, à laquelle toutes les provinces du Canada ont participé, fête par laquelle le Canada, qui se souvient, a commémoré le quatrième centenaire de sa fondation et la naissance de la civilisation européenne et chrétienne en Amérique du Nord.

Le Comité national français, créé sur l'initiative du Comité France-Amérique, a groupé en une Mission nationale française les représentants des grandes Institutions de France, en relation particulière avec le Canada, dont on trouvera le nom à la fin de ce livre.

La France a voulu que tous les arts fussent associés à cette célébration : la sculpture par le buste de Jacques Cartier dû au sculpteur Drivier et érigé à Montréal et à Paris; la peinture par le tableau du débarquement à Gaspé du peintre Fouqueray offert au Gouvernement de la province de Québec; la gravure par le portrait de Jacques Cartier du graveur Gandon; l'art de la médaille par celle de Cartier de M. Lenoir, tirée par la Monnaie; l'art décoratif par la reproduction en réduction de la « Grande Hermine », le navire de Cartier, offerte par la ville de Saint-Malo au Parlement d'Ottawa. Les arts français ont ainsi rendu hommage au découvreur et ce livre, par son texte et son illustration, voudrait coopérer à ce témoignage unanime de la France. — G. L. J.



La Croix de Gaspé.

CHAPITRE I

Préface :

La Leçon de la Mission Jacques Cartier

par M. Gabriel Hanotaux,
de l'Académie Française
Président du Comité France-Amérique.

IL est indispensable que la France ait l'écho des impressions recueillies par la Mission qui vient d'être reçue si magnifiquement au Canada et à laquelle nos amis des États-Unis ont apporté, une fois encore, le témoignage des fidélités franco-américaines.

Je résumerai en trois mots l'exposé de ce que nos amis ont vu au Canada et que leur talent rappelle dans ce volume; ils ont trouvé au Canada : un parler, une foi, un avenir.

Mon cher confrère, Henry Bordeaux, vous décrira, avec cette belle et riche imagination qui est la sienne, ses impressions aux points de vue intellectuel, religieux, moral.

M. Contenot, Président du Conseil Municipal de Paris, donnera en véritable spécialiste de la vie des grandes villes la puissance de création, de production et de beauté qui appartient aux métropoles d'outre-Atlantique.

Vous verrez dans les autres chapitres quels liens intellectuels relie la France à cette nation, quels progrès a accompli l'enseignement si varié qui s'est enraciné fortement sur cette terre neuve et qui l'orne et l'abrite comme l'érable qui figure dans ses armes; par des liens solides, cet enseignement, fils de nos vieilles universités, se rattache à notre propre culture et s'y rattachera davantage encore à l'avenir.

La variété même de ces chapitres, l'analyse aussi avec pénétration et sympathie du sort actuel de la survivance acadienne, tout cela prouve que la mission répondait à un besoin, à une véritable aspiration des âmes et des peuples, à la volonté de se mieux connaître, de se copénétrer et de remonter, par dessus les âges, vers les origines communes, les traditions fondamentales, les espérances séculaires que rien n'a pu, ni d'un côté ni de l'autre de l'océan, arracher de nos intelligences et de nos cœurs.

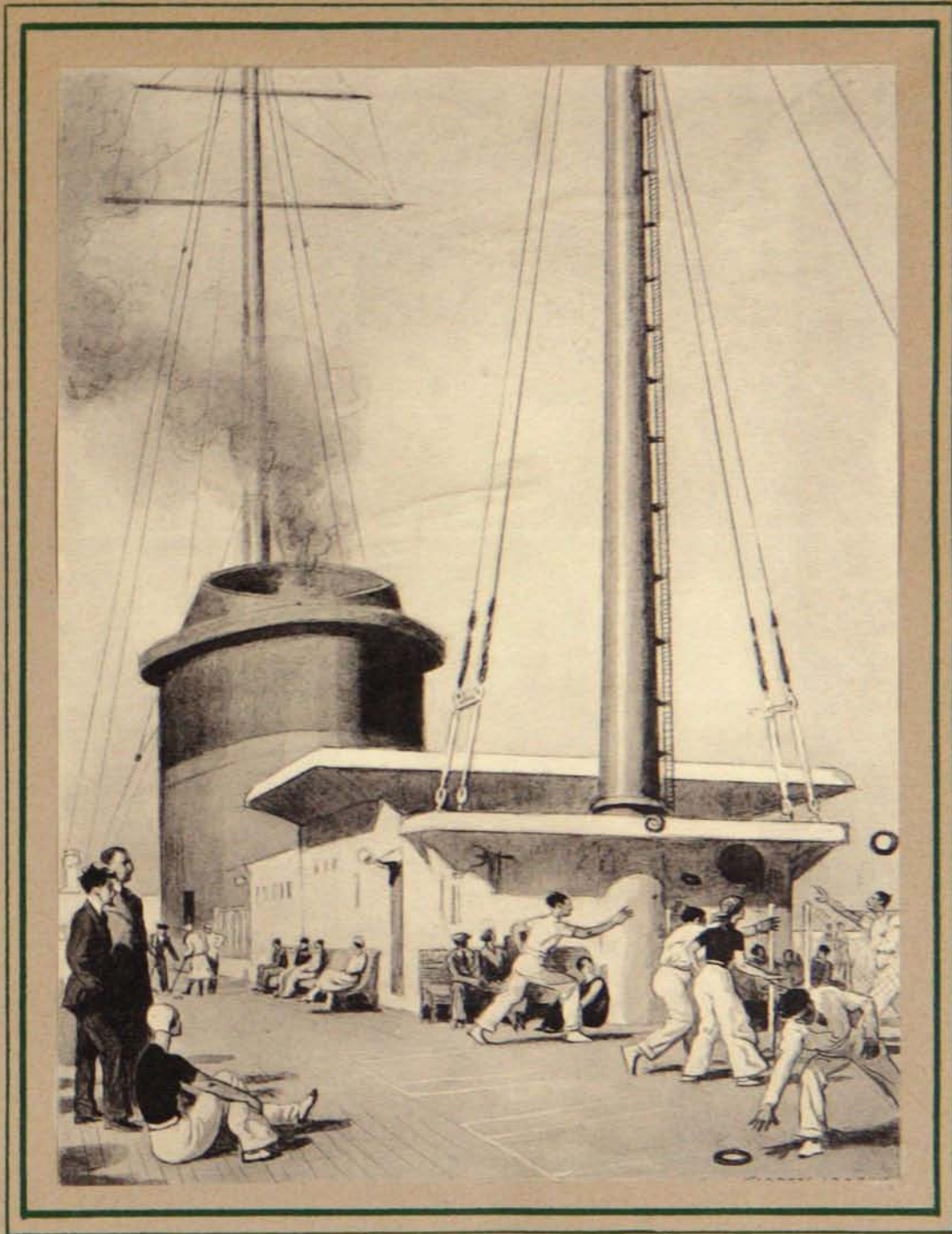
Ici encore, il faut parler brièvement, franchement, simplement; nous supplions la France de faire un retour sur ces propres œuvres et de reconnaître ce qui constitue le fond même de son histoire : chansons de geste, art gothique, art classique, croisades, protectorat catholique, libérations des peuples vaincus ou dominés, créations coloniales, enfin, telles sont les choses qui subsistent et qui donnent à l'histoire la mesure de ce que c'est que la France!

Le Canada... Nous laissons 60.000 Français vaincus il y a cent cinquante ans. Nous retrouvons des millions de Français fiers de leur indépendance, de leur activité, de leur progrès, de leur grandeur, de leur avenir sur cette même terre où on les croyait abattus.

La nation acadienne, — celle qui a le plus souffert — est maintenant le rejeton vivace de la vieille souche. Entretienons avec elle les relations maintenant rétablies; envoyons-lui des livres, des hommes, des radios; appelons vers nous et retrempons ses enfants à la source; et la grande famille s'enorgueillira d'une nouvelle force virile, notre richesse en âmes s'accroîtra d'une nouvelle équipe pleine de foi.

Tous ces points de vue doivent être envisagés avec une perpétuelle vigilance et surveillance. Et nous n'y manquerons pas. Le Comité France-Amérique, initiateur et inaugurateur, la Maison des Nations Américaines, l'Institut des Études Américaines par tous leurs moyens, avec toutes leurs ressources, avec leurs fidèles dévouements, travailleront à ces nobles causes d'une persévérance inlassable et si largement récompensée!

Agissons : c'est le salut. Quand Jacques Cartier prit place avec quelques compagnons sur ces fragiles caravelles, il savait, il avait vu, il avait pressenti qu'il préparait à la France un magnifique avenir. Les Américains eux-mêmes le reconnaissent et c'est un des leurs qui l'écrit : « La France, grâce à ces héroïsmes ignorés, quoiqu'elle ait perdu nos territoires, conserve du moins le droit de partager le fruit des vertus humaines qu'elle a semées jadis ». Champlain disait, après Jacques Cartier : « Les véritables richesses coloniales sont



Sur le « Champlain » en route pour le Canada.

la culture du sol et la sympathie des habitants » et Poutricourt, qui leur succède, continue les méthodes de douceur de Jacques Cartier et il dit, à son tour : « Pour ceux qui craignent Dieu, tout aboutit au bien ».

Voyez quelle magnifique clairvoyance, quelle admirable prescience de l'avenir. Ils avaient vu grand; la réalité a été plus grande encore. France, tu as semé des peuples. Tu en sèmes encore par tout l'univers; nourris-les, élève-les, rends-les dignes de toi, pareils à toi, tes fils, en un mot.

Tu récolteras des moissons de prospérité et d'amour qui seront, devant Dieu et devant les hommes, ta récompense.

Que ce soit la leçon suprême de cette mission, de ce retour et de ce livre : Que la France missionnaire soit et reste, par dessus les âges, fidèle à sa mission !



CHAPITRE II

Impressions générales sur le Canada

par *M. Henry Bordeaux*,
de l'Académie Française,
Président de la Mission Nationale Française.

DANS la *Princesse lointaine* d'Edmond Rostand, lorsque Mélissande apprend à Tripoli de Syrie que Geoffroy Rudel, le poète de France qui s'est épris d'elle sur son image sans l'avoir jamais vue, est arrivé sur sa galère à travers une terrible tempête, elle descend de son palais pour lui rendre visite à son bord, car il est mourant, et là, bouleversée par tant de courage et d'amour qu'elle n'avait pas imaginé à distance, elle s'écrie :

Oh ! tout ce qu'on nous dit... rien. Il faut venir voir.

Quand notre Délégation officielle, où le Gouvernement était représenté par M. Pierre-Etienne Flandin, alors ministre des Travaux publics, et par M. Charléty, recteur de l'Université de Paris, où j'avais l'honneur moi-même de représenter l'Académie française et d'avoir été choisi pour présider la Mission nationale française ; quand nous partîmes de France sur le *Champlain*, nous connaissions du Canada ce que vous en connaissez vous-mêmes, vous qui n'avez pas encore fait le beau voyage : sa découverte par Jacques Cartier, la fondation de la colonie et de Québec par Champlain, celle de Montréal par M. de Maisonneuve, son rapide développement à l'instigation d'Henri IV et de Louis XIV, sa lutte héroïque contre les Anglais pour demeurer à la France avec Montcalm et Lévis, et son abandon par le traité de Paris en 1763. Nous savions que de 60.000 colons ils étaient devenus 3 millions et demi, sans compter le million d'émigrants aux Etats-Unis. Nous savions encore qu'à force de volonté et de ténacité ils avaient obtenu leurs libertés du Gouvernement britannique et qu'ils avaient gardé notre langue, notre foi, nos traditions et nos

chansons. Nous savions tout cela, nous les connaissions de loin. Mais qu'est-ce qu'une image auprès de la réalité? Qu'est-ce que le portrait de Mélissande auprès de son beau visage penché et de sa voix plus douce qu'une caresse? Non, vraiment, nous n'avions pas deviné ce que nous trouverions de l'autre côté de l'Océan.

Certes, nous avons admiré tour à tour l'île du Prince-Edouard rongée par la mer qui la creuse en demi-lune, que Jacques Cartier dépeint toute pleine d'arbres et d'oiseaux et la plus belle île du monde; la baie de Gaspé où il planta la croix, prenant possession du sol canadien au nom de Dieu et du Roi de France, et qui fut pour ses vaisseaux fatigués un port naturel avec son anse abritée et pareille à un grand lac bleu; le cours large et majestueux du Saint-Laurent, pareil à une Loire élargie et dont les rivages heureux portent des prairies, des bois et des villages semblables à ceux de chez nous; Québec dressée sur sa falaise au confluent du fleuve et de la rivière St-Charles, avec les vieilles maisons de son port, le château Frontenac, la ceinture de ses remparts et sa vieille citadelle; Trois-Rivières arrosée par les eaux qui charrient pour ses industries les bois flottants venus des hautes forêts canadiennes; Montréal appuyée du fleuve aux pentes de la colline et comme perdue malgré son immensité dans les bois et les jardins. Oui, nous avons admiré tous ces beaux paysages, devenus par le travail de la terre et le captage des forces élémentaires des paysages humains. Et pourtant, ce n'est pas cela qui nous a pris le cœur, ce n'est pas pour cela que nous avons franchi l'Océan. Ce qui nous a pris le cœur, c'est de retrouver là-bas notre accent, nos visages, nos chansons; c'est de nous sentir chez nous comme si nous n'avions pas voyagé. C'est la surprise de nous asseoir chez des parents avec qui l'on s'entend sans retard, parce que l'on a en partage les mêmes souvenirs.

Je n'ai qu'à égrener le chapelet de mes impressions, en sautant de nombreux grains. Le *Champlain* avait mouillé à quelques milles de Gaspé. Quand je montai sur le petit bateau qui faisait le service du débarquement, je fus abordé par une belle jeune fille qui me dit en souriant :

— Il me semble que je vous reconnais.

Et j'ai répondu :

— Je vous connais aussi.

Etonnée, elle reprend :

— Vous ne m'avez pourtant jamais rencontrée.

— J'ai dû vous rencontrer en France.

— Je n'y suis jamais allée.



A Gaspé : Jeunes filles canadiennes.

— Alors, c'est que vous ressemblez aux jeunes filles de chez nous.

— Vous ne pouviez rien me dire de plus agréable.

Sur ce dialogue elle se présente :

— Je m'appelle Marguerite Bourgeois et je suis la fille du député de Trois-Rivières.

Quelle faveur du hasard d'être accueilli par ce nom qui est, vous le savez, celui de la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, l'un des Ordres enseignants qui ont sauvé la langue française au Canada ! Ma surprise est grande de voir ce nom et ce prénom portés par celle qui m'accueille la première sur le sol canadien.

Je la retrouvai à Trois-Rivières, qui restera peut-être notre plus grand souvenir, car nous y fûmes reçus par une cohorte de jeunes filles de la bourgeoisie et de l'artisanat, mêlées dans un vrai concours de beauté, et parées des bonnets et des costumes de nos vieilles provinces : Normandie, Bretagne, Anjou, Saintonge, etc. Au banquet, elles voulurent elles-mêmes nous servir à table et l'on avait plutôt envie de baiser au passage ces mains fines qui nous versaient à boire et nous donnaient à manger, tandis que leurs compagnes, installées sur une estrade sous la direction d'un chef d'orchestre en soutane, chantaient nos chansons : *Dans les prisons de Nantes, A Saint-Malo beau port de mer*. Les voix étaient fraîches comme une eau de source. Mais les visages, il était impossible de voir rassemblés plus de jolis visages, et rien que des visages de chez nous, de la plus pure race. Pas un seul type américain ou anglais, rien que des traits aimables et malicieux, et ces yeux qui semblent gais et changeants comme le ciel de l'île de France.

A Trois-Rivières on fit jaillir pour nous la flamme du souvenir au monument du Flambeau. Cette flamme du souvenir, comment ne la rallumerions-nous pas dans nos cœurs ?

A Québec, je me suis échappé, autant que je l'ai pu sans scandale, des cérémonies officielles pour gagner la campagne. Une campagne de chez nous, avec beaucoup de fleurs et d'enfants. Je quitte la route et m'engage à pied dans un petit chemin qui aboutit à une maison très modeste. Son propriétaire y arbore précisément deux ou trois drapeaux français en l'honneur de notre Délégation.

— Pourquoi pavoiser ? lui ai-je demandé. Personne ne passe par ici.

Il m'a toisé des pieds à la tête :

— C'est pour moi.

Et puis il a ajouté, non sans un regard malicieux :

— Et puis, vous êtes bien venu...

Au pied des Laurentines, qui sont une petite chaîne de montagnes ressemblant à celles du Jura, nous nous arrêtons dans un village huron qui s'appelle Nouvelle-Lorette. Mais ces Hurons d'autrefois se sont bien civilisés. Il n'y a guère de différence entre ce village et les autres fondés et habités par des paysans français. Les réserves indiennes manquent de pittoresque. Nous leur prêtons à l'avance une originalité perdue. Pourtant, si l'on regarde d'un peu près, on constate les différences de race, surtout chez les enfants. J'entre dans la petite église de bois, l'église paroissiale. Au centre, une plaque de marbre rappelle la mémoire de Louis d'Alleboust, troisième gouverneur de la Nouvelle France, *ami et protecteur des Hurons* (1622-1669). Mais j'avise une autre plaque, beaucoup plus petite, en pierre noire : *A la mémoire de Joseph Picard, soldat huron, mort en combattant à la crête de Vimy le 12 juillet 1916.*

Le gouverneur a eu sa récompense. L'amitié qu'il eut pour les Hurons a germé en fleurs de sang.

Dans toutes ces campagnes qui tantôt, vers les Laurentines, rappellent les paysages du Jura, et tantôt, vers le Saint-Laurent, une Loire élargie avec ses rivages de douceur, on respire un air de France. Les villes, au contraire, ne sont-elles pas menacées par le voisinage américain? Sans doute, mais elles se défendent. Il faut les aider à se défendre. L'esprit de chez nous y est encore. Un riche Américain visitait Québec dans une de ces petites calèches à deux roues qui ressemblent un peu aux *hansom* du Londres d'autrefois et qui semblent échappées à un musée rétrospectif de la circulation. Le cocher lui montra l'énorme château Frontenac et ajouta avec fierté :

— Il a été bâti en douze ans...

Cela lui semblait le comble de la rapidité. Avec insolence et mépris, l'Américain répliqua :

— En Amérique, trois mois auraient suffi...

La visite de la ville continue et la petite calèche arrive devant le Parlement, qui est considérable.

— Qu'est-ce que cela? demande l'homme de New York.

— Ma foi, répond le cocher, je n'en sais rien. Cela n'y était pas hier.

Mais la plus belle histoire qui m'est contée est celle d'Alfred Longpré. Alfred Longpré est un charpentier qui a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans et qui achève de mourir à l'Assomption, son pays natal, près de Montréal,

dans la plus humble retraite. Il était allé, pour son travail, comme beaucoup de Canadiens français, dans la province anglaise d'Ontario, à Pembroke, qui est à cent milles à l'est d'Ottawa, sur la rivière Outaouais. Pembroke était alors une petite ville en majorité anglo-protestante. Il y avait cependant là tout un groupe de Canadiens français, composé d'ouvriers et de bûcherons. Ceux-ci voulurent avoir pour leurs enfants une école enseignant leur langue. Il leur fallut pour l'obtenir de longs efforts, une lutte opiniâtre. Cependant ils eurent gain de cause, et l'école s'ouvrit avec une institutrice admirable qui devait mourir à la peine : Jeanne Lajoie. Le vieux Longpré avait contribué à bâtir l'école. Mais, avant qu'elle fût ouverte, il entreprit à son compte le voyage de Pembroke à Québec en 1925. Il avait son idée, et son idée était de ramasser un sac de terre à Sainte-Foi, là où fut livrée la deuxième bataille des plaines d'Abraham, en 1760, celle que gagna Lévis et qui vengea Montcalm, mais qui ne put empêcher la capitulation de Québec et de Montréal et la perte du Canada. Avec son sac rempli, il s'en fut à l'évêché de Québec et il fit bénir par l'évêque, qui était alors le cardinal Bégin, cette terre historique qu'il devait emporter à 4.000 milles de là. Revenu à Pembroke, il la répandit dans la cour de récréation de l'école, afin qu'elle fût foulée par les élèves. Toute une génération de petits Franco-Ontariens aurait, sans lui et sans Jeanne Lajoie, perdu l'usage du français et parlerait anglais. Par surcroît, il a mis leurs petits pas dans les pas des héros d'autrefois.

A Montréal, notre plus grande impression fut la fête populaire qui nous fut offerte au Parc Lafontaine. Ce Parc Lafontaine — ainsi nommé non du célèbre fabuliste, mais de l'homme d'Etat qui fut le premier Canadien français appelé par le gouverneur britannique à la tête de son cabinet en 1842 — est une manière de Bois de Boulogne au bord de la grande ville, dont il continue les avenues. Un concert avait été organisé avec des chansons de chez nous; puis, avant le feu d'artifice, quelques-uns d'entre nous devaient prendre la parole devant le microphone et les hauts-parleurs. La foule qui nous attendait fut évaluée le lendemain à plus de trois cent mille personnes. Il me sembla pour ma part que je retrouvais cette foule qui attendait, la veille du 14 juillet 1919, le défilé des troupes sous l'Arc de Triomphe et qui remplissait les Champs Elysées : même calme et même plaisir, les familles groupées et jusqu'à de tout petits enfants portés par leurs mères et admis au spectacle. Que représentions-nous pour elle? Nous n'étions pas des vainqueurs, et, dans le passé, ici même, nous avons été des vaincus. Montréal avait dû capituler en 1760 après Québec. Qu'étions-nous au juste pour elle? Qu'était devenue pour elle cette France oublieuse qui ne s'était pas beaucoup souciée du Canada? Elle ne s'en était

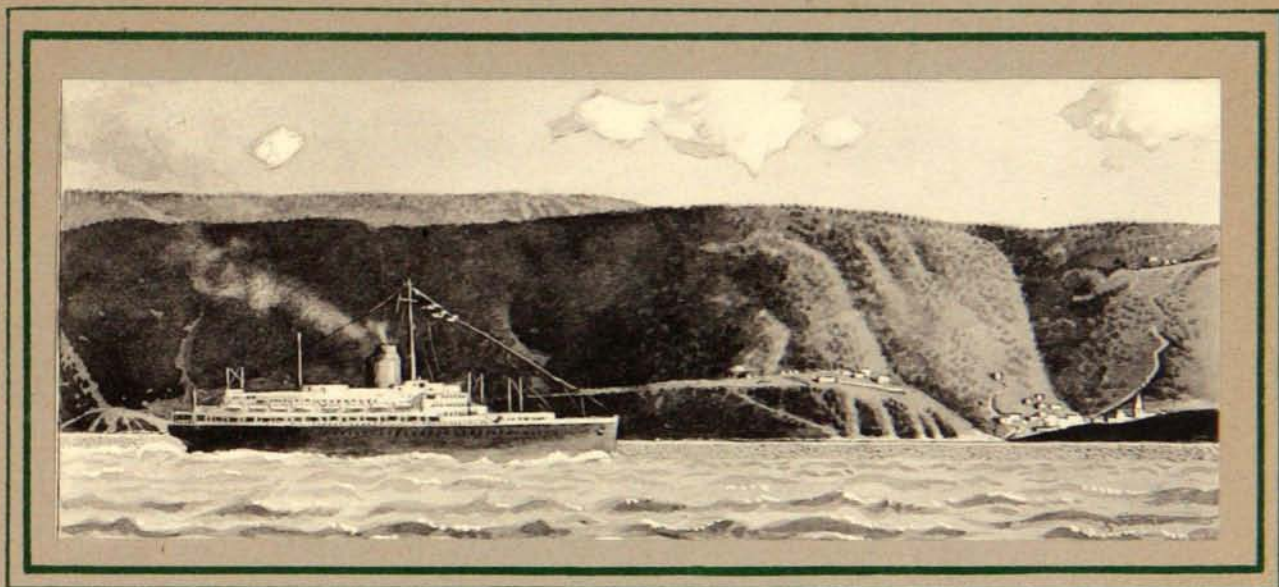
pas beaucoup souciee, mais elle l'avait fait. Elle l'avait fait avec la fleur de son courage et de sa foi. Elle lui avait envoyé ce qu'elle avait de meilleur, en héros et en héroïnes. Et parce qu'elle l'avait ainsi traité, le Canada avait pu résister à tous les assauts, gardé sa langue, sa foi, ses coutumes; imposé sa liberté à force de loyauté et de travail. C'était là, sans doute, le lien secret qui nous unissait à la foule canadienne. Celle-ci ne devait pas chercher si loin : elle sentait confusément que nous répondions à son appel, que nous étions d'accord avec son esprit et son cœur; que, venus d'outre-Océan, nous ne lui étions pas étrangers. Elle nous traitait naturellement, mais royalement, en parents retrouvés.

Ce qui me frappe le plus, dans cette innombrable assistance, ce sont les expressions extasiées des femmes. Elles sont pour la plus grande part dans la conservation de la langue et de la foi. Ce sont elles qui ont transmis d'une génération à l'autre ces chansons de France que nous retrouvons intactes après des siècles et mieux conservées que chez nous. Elles ont été dévouées et fidèles. Déjà, après l'armistice, sur les places de Metz et de Strasbourg, j'avais eu ce sentiment de la tradition française maintenue par les femmes. Seulement, en Alsace et en Lorraine, la séparation ne fut que de cinquante années. Ici la séparation est définitive. Mais notre venue a un autre sens. Elle correspond à un autre aspect des luttes mondiales. Nous apportons l'amitié de notre vieille civilisation à ce grand et petit pays qui risquerait d'être submergé par les puissances matérielles s'il ne se rattachait à un idéal supérieur. La France fut toujours travaillée par les forces spirituelles. Ce qu'on lui demande, n'est-ce pas cela?

Et ne faut-il pas ajouter à ces trois cent mille vivants qui nous entourent et font fête à la France le monde invisible des morts qui, en quatre cents ans, ont fait le Canada?

Le feu d'artifice, qui entrecroise dans le ciel fleuri d'étoiles les fusées multicolores, éclaire tous ces visages tendus, et tendus vers nous. Ce sont des visages heureux, paisibles, que rien ne trouble à cette heure et qui se livrent à l'innocent plaisir. J'ai aimé ces milliers de visages qui étaient pareils à ceux de chez nous, avec quelque chose de moins tourmenté. Et quand les derniers feux eurent traversé le ciel, la foule s'écoula dans un calme surprenant, sans aucune bousculade, presque avec lenteur, comme si elle emportait dans cette marche lente le poids d'un souvenir durable.

Que le Canada, abandonné par la France, soit devenu ainsi une France d'outre-mer, mais sous un autre drapeau qu'il se soit multiplié au point de



Sur le Saint-Laurent : le « Champlain » remonte le fleuve.

devenir une puissance, puisqu'il a passé de 60.000 habitants à plus de trois millions et même de quatre, qu'il ait conquis ses libertés par le pacte fédéral et le pacte d'union et soit désormais l'associé du Canada anglais; qu'il ait néanmoins gardé notre langue, notre foi et nos traditions : c'est bien là le miracle canadien. Mais il n'y a pas de miracle dans l'ordre humain. Dieu n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes. Quelle est donc la cause de ce prétendu miracle canadien? La cause, tout est là, puisque tout est contenu d'avance en elle.

Cette cause, je n'ai pas eu de peine à la découvrir. Il n'y a qu'à remonter jusqu'aux origines. J'y suis remonté et j'ai trouvé la source pure d'où le grand fleuve a découlé. La France avait créé la Nouvelle-France au-delà des mers avec ce qu'elle avait de meilleur. Elle a fondé sa colonie avec des éléments solides et intacts. Elle n'y a pas envoyé de ces gens tarés ou compromis dont un pays se débarrasse volontiers au profit ou aux dépens de ses établissements éloignés. Elle a choisi la fleur de son courage et de sa vertu. Le Canada a été créé par la bravoure, par le martyr et aussi par le dévouement des femmes. Comme la qualité de l'amour est déterminée par la première rencontre, celle d'une Laure de Noves aperçue par Pétrarque à la sortie de l'église, l'avenir du Canada est déjà fixé par le premier geste de Jacques Cartier plantant la croix sur la terre de Gaspé. Champlain, son successeur et le fondateur de Québec, ne dira-t-il pas à son tour : « Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire »? Le but spirituel a précédé le but temporel, et le Canada n'échappera plus à son destin. Sans doute verra-t-il venir, après les fondateurs et les missionnaires, les coureurs d'aventures, les chasseurs et les marchands, en attendant les colons, tous gens nécessaires à son défrichement et à sa production. Sans doute attire-t-il par ses marchés de fourrures et par la fertilité de son sol. Mais il demeurera marqué de la première empreinte. C'est par elle et pour elle qu'il a résisté et qu'il résiste encore à tous les empiètements, à toutes les injustices, à tout ce déchaînement des appétits et des puissances matérielles qui menacent aujourd'hui le monde moderne sous des formes diverses et pareillement dangereuses, qu'elles s'appellent le bolchevisme, le communisme ou l'américanisme. La clé de sa défense éternelle, la voici donc : à l'origine, le Canada reçut de la France des héros et des saints, des héroïnes et des saintes. Et c'est aussi pourquoi il a gardé tant d'amitié pour la France.

Des héros, pas seulement les Jacques Cartier et les Samuel de Champlain; pas seulement ces hommes de guerre, les Montcalm et les Lévis, mais des héros moins célèbres : ce Dollart des Ormeaux et ses seize compagnons marchant à la rencontre des Iroquois innombrables, se faisant tuer au Long-Sault comme Léonidas aux Thermopyles, mais barrant la route et sauvant la

colonie, et tous ces héros obscurs dont nul ne sait plus les noms, car n'ai-je point lu que dans l'armée de Lévis, lors de la dernière offensive de 1760, après la mort et la défaite de Montcalm, il y avait des octogénaires et des enfants de douze ans?

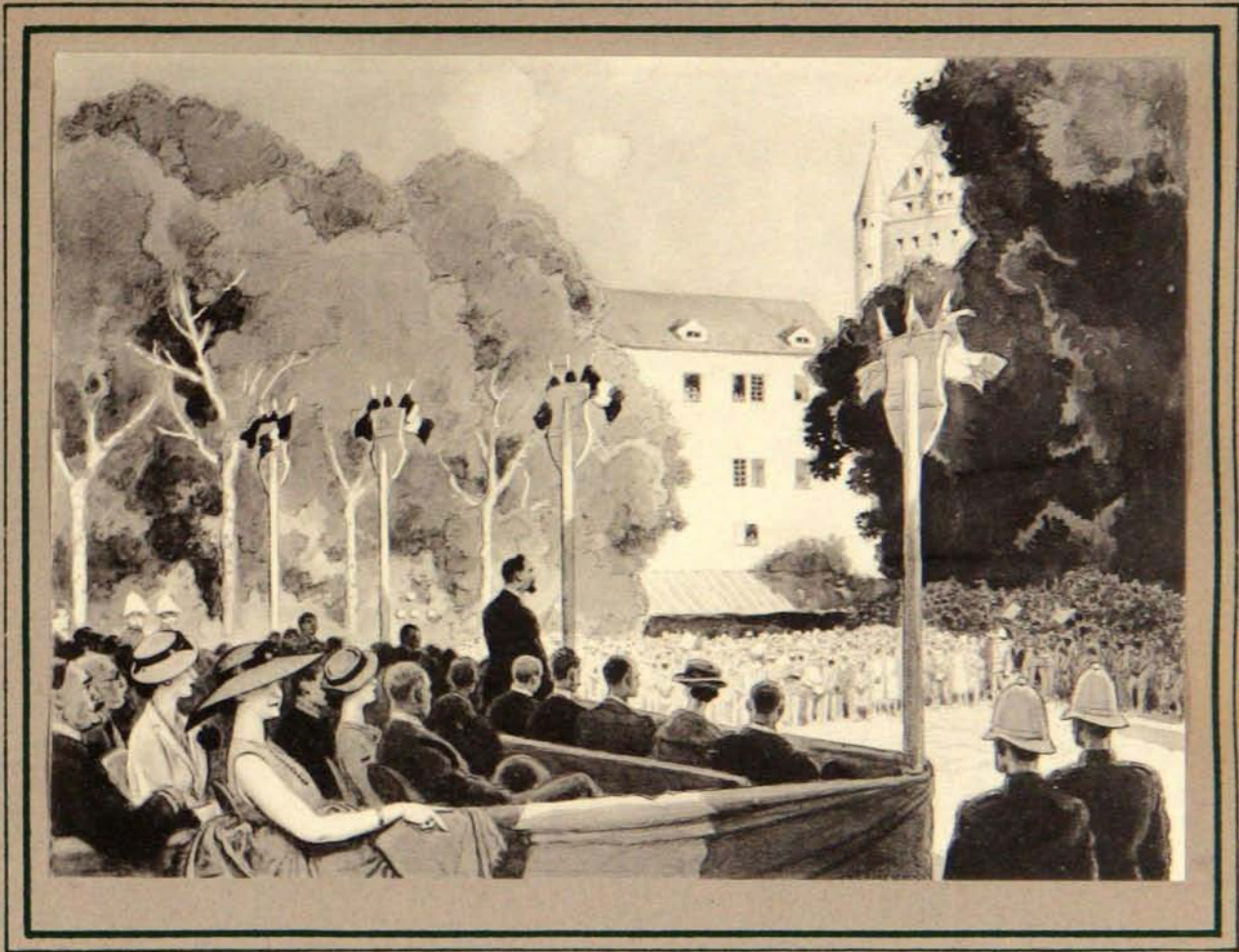
Des saints et des martyrs : il n'y a qu'à ouvrir les annales des Récollets et surtout des Jésuites pour en connaître l'interminable liste, du P. Daniel, tombé dans la chapelle où ses fidèles se pressent autour de lui, au P. de Brébeuf dont le courage frappe d'admiration ses bourreaux au point qu'ils se disputent les morceaux de son cœur pour en faire des talismans. Mais n'est-ce pas toute une épopée mystique, l'expédition de M. de Maisonneuve pour la fondation de Ville-Marie, le futur Montréal, avec les Sulpiciens et les religieuses réunis avant le départ à Notre-Dame de Paris pour y entendre la messe de M. Olier? (1) Ne rappellerai-je pas encore les dernières paroles de Mgr de Pontbriand mourant à Montréal après la capitulation de Québec : « Vous direz aux pauvres que je ne leur laisse rien parce que je meurs moi-même plus pauvre qu'eux »? (2)

Courage et sainteté n'auraient pas suffi encore dans cette fondation d'un îlot de spiritualité dans le monde, — car le Canada n'est pas autre chose, — sans le dévouement des femmes. Rien ne dure que par elles. Elles portent, comme un enfant, la tradition qui se transmet intacte. Champlain amena sa jeune femme, Hélène, à la colonie : il lui a fait hommage, avant son débarquement, de l'île Sainte-Hélène, en face du futur Montréal. Au lieu d'un bijou, il offre une île. C'est un présent que tous les maris ne peuvent pas offrir. Le premier colon, cet ineffable et convaincu Louis Hébert, apothicaire à Paris, qui, subjugué par Champlain, abandonna sa boutique achalandée pour s'installer à Québec naissant à peine, et vengea d'avance ses confrères de tous les sarcasmes de Flaubert acharné sur M. Homais, s'embarqua avec sa femme et ses enfants, et sa fille Guillemette épousa là-bas ce Guillaume Couillard qui apporta en 1628, date importante, la première charrue. Honneur à celles qui, les premières, bravant tous les préjugés et toutes les peurs, donnèrent le signal à leurs sœurs pour rendre la colonie habitable.

Elle ne fut longtemps habitable qu'au prix d'une bravoure journalière. J'ai relevé dans l'*Histoire des Colonies françaises*, publiée par les soins de l'un des plus grands amis du Canada, M. Gabriel Hanotaux, cet épisode du temps des attaques des Iroquois : « Le 22 octobre 1692, leur cri de guerre retentit près du manoir de l'*Ile aux Prunes*, où un gentilhomme dauphinois, Janet de Verchères, a élevé douze enfants. Il n'y a à la garde du manoir qu'une fillette

(1) *Les Origines religieuses du Canada*, par Georges Goyau.

(2) *Histoire du Canada pour tous*, par Jean Bruchesi.



A Québec : M. CONTENOT, président du Conseil Municipal de Paris, devant l'Hôtel de Ville.

de quatorze ans, Marie-Madeleine de Verchères, deux enfants, un vieillard et deux soldats. Mais Marie-Madeleine, qui a déjà perdu deux frères tombés sous les coups des Iroquois, va les venger. Mousquet au poing, elle anime la défense et contient les sauvages. Le siège dure depuis huit jours quand une sentinelle crie : « Qui vive? — France ». C'était la compagnie du lieutenant de La Moinerie qui arrivait à marches forcées... « Monsieur, soyez le bienvenu, lui dit Madeleine, je vous rends les armes. — Mademoiselle, elles sont entre bonnes mains. — Meilleures que vous ne croyez, répliqua-t-elle ». Et elle lui indiqua comment elle avait organisé la défense du fort (1).

Comme Rodrigue, les héroïnes canadiennes n'attendent pas le nombre des années. Mais, tandis que celles-ci font le coup de feu, les saintes de la Nouvelle France fondent des hôpitaux, des écoles, des communautés : une duchesse d'Aiguillon qui bâtit l'hôpital de Québec avec les hospitalières; une Jeanne Mance patronne des infirmières laïques à Ville-Paris, avec M. de Maisonneuve et avec cette Marguerite Bourgeois qui ouvre la première école, crée la congrégation de Notre-Dame et laisse, quand elle meurt, plus de soixante religieuses distribuant gratuitement l'instruction aux petites filles dans une dizaine d'établissements, nous dirions en France de palais scolaires; une Mme de la Peltrie qui amène avec elle les Ursulines de Tours. Mais, parmi ces Ursulines, il en est une qui est pour moi une vieille connaissance, car je l'ai rencontrée chez l'abbé Brémond. Dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Henri Brémond lui consacre presque la moitié d'un livre. Elle s'appelait Mme Martin avant de devenir cette sœur Marie de l'Incarnation que Bossuet devait appeler la Sainte Thérèse de son siècle et du Nouveau Monde. Veuve à vingt ans, elle entre dix ans plus tard aux Ursulines de Tours. Elle s'y rend, accompagnée d'une procession où son fils unique, le petit Claude, tient son rang. Elle le confiait, il est vrai, à une sœur et à un beau-frère, et ne quittait pas la ville. Mais elle avoue l'avoir préparé à cette séparation en le mortifiant de caresses. Les camarades du petit Claude prirent son parti, et les voilà faisant le siège du monastère, les uns armés de pierres et les autres de bâtons. L'abbé Brémond s'est engagé plus tard dans leur troupe. Il accepte les extases, les contemplations, les ravissements de la sœur Marie de l'Incarnation beaucoup plus aisément que sa conduite singulière à l'égard du petit Claude. Et, cependant, le cœur maternel était bien autrement assiégé. Ce cœur était si tendre et déchiré que, près de quarante ans plus tard, du fond du Canada, elle écrira à dom Claude, son fils, entré dans les ordres : « Sachez donc, une fois encore, qu'en

(1) *Histoire des Colonies françaises*, publiée sous la direction de G. Hanotaux et E. Martinon (tome I).

me séparant de vous je me suis fait mourir toute vive ». Et comme elle reçoit, à Ville-Marie, la visite d'un homme qui retourne en France et doit voir dom Claude, elle lève devant lui son voile, afin qu'il porte son visage à son enfant.

Je goûte, je l'avoue, ces retours de douceur humaine chez celle dont le Père Charlevoix devait écrire : « Au moment qu'elle cessa de vivre, la voix publique la canonisa dans tous les lieux où elle était connue » (1).

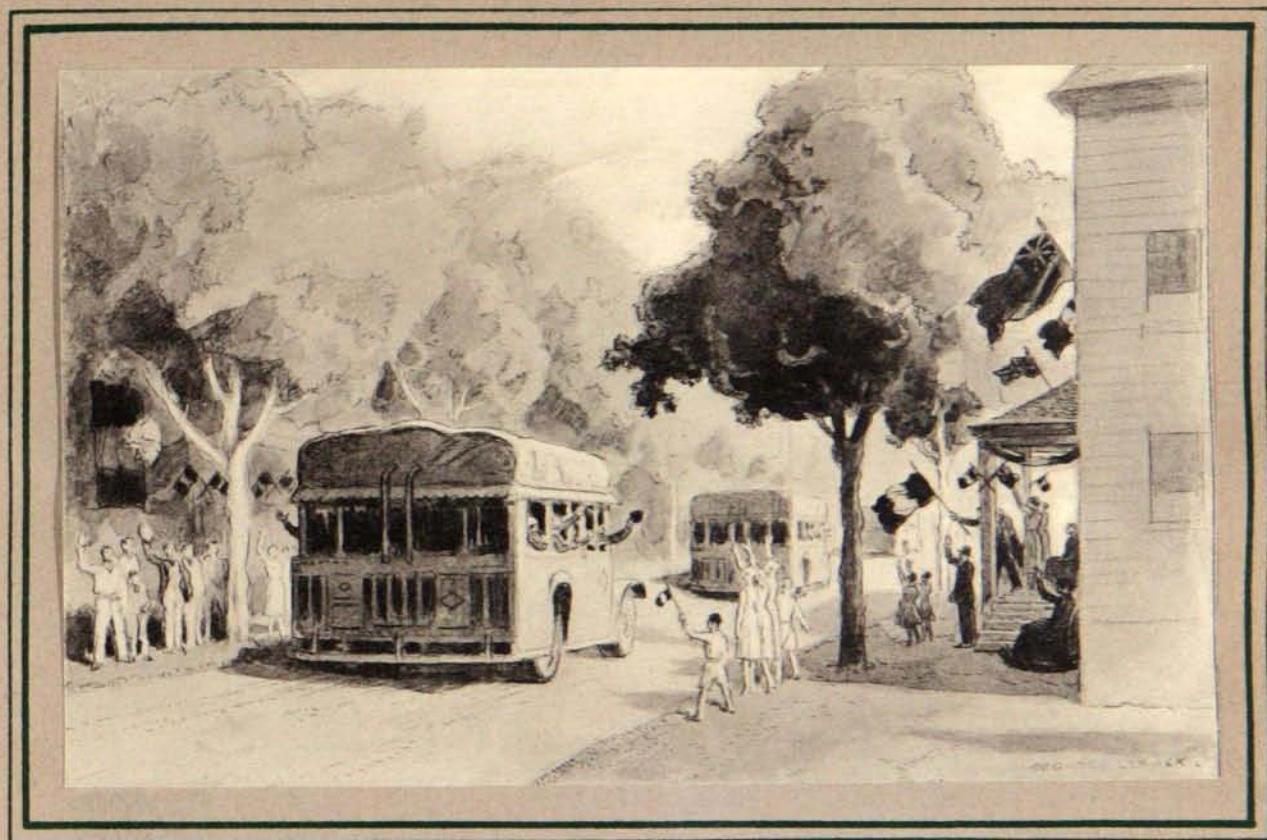
Tels furent les envois français au Canada.

Et, dès lors, tout s'explique : il n'y a plus de miracle canadien. Ou plutôt le miracle est reporté plus avant, à l'origine. Le miracle, c'est le choix des éléments qui ont formé la Nouvelle France. Le meilleur de la France avait passé les mers. Rien, dès lors, ne pourra avoir raison d'un peuple dressé par des héros et des saints. Il résistera à la défaite, il attirera et conquerra son vainqueur par sa loyauté et sa fidélité. Il maintiendra sa foi, sa langue, ses coutumes, ses mœurs, ses traditions. Il continuera d'être, dans le Nouveau Monde, un îlot de spiritualité.

Le miracle canadien est ainsi un miracle français. Le jour où nous inaugurons le pont Jacques Cartier à Montréal, à la tombée du jour, un arc-en-ciel, dont la première arche semblait partir de la rive même du Saint-Laurent, franchissait l'espace, semblait s'y perdre et l'on ne savait où reposait le second pilier de l'immense voûte lancée à travers le ciel et la mer. Nul doute maintenant : le second pilier s'appuyait sur la France.



(1) *Histoire du Canada*, par Abélard Desrosiers et Camille Bertrand.



Dans la province de Québec : les villages pavoisés au passage de la Mission.

CHAPITRE III

Impressions sur la province de Québec

par M. G. Contenot,
Président
du Conseil Municipal de Paris.

UNE impression particulièrement forte se dégage de toutes les autres. Elle les domine aussitôt, bien qu'il s'agisse d'un geste que j'ai souvent l'occasion d'accomplir dans l'exercice de ma charge. Président du Conseil municipal de Paris, j'ai, en effet, l'habitude de diriger les débats de notre Assemblée communale. Jamais, pourtant, quelle que fût l'importance des questions inscrites à notre ordre du jour, je n'ai ressenti une émotion comparable à celle que j'ai éprouvée lors de notre réception à l'Hôtel de Ville de Montréal. Le Maire, M. Houde, nous recevait dans la salle du Conseil municipal.

Il me pria de monter au fauteuil présidentiel pour ouvrir une séance solennelle tenue en l'honneur de la Mission française. La pensée de nos amis était délicate et touchante. Le secret en avait été bien gardé. La surprise était générale. Les élus de Montréal, restés debout, avaient cédé leurs places aux délégués.

C'est au premier magistrat de Paris qu'on demanda de présider cette séance véritablement extraordinaire, du haut du fauteuil présidentiel qui, là-bas, est une sorte de trône, recouvert d'un dais, bien fait pour impressionner ceux qui n'y sont pas accoutumés. C'est dans ces fonctions improvisées que j'eus l'honneur de donner successivement la parole aux Maires de La Rochelle, cité natale de Champlain; de Saint-Malo, d'où partit Jacques Cartier; de Reims, où étaient sacrés nos rois; au Ministre des Etats-Unis, M. Robbins,

et, enfin, au représentant officiel de l'Empire britannique, M. l'Amiral Keyes, le héros de l'attaque de Zeebrugge pendant la grande guerre.

C'étaient les voix de nos vieilles cités françaises et celles du monde anglo-saxon qui résonnaient dans la Maison commune du peuple de Montréal pour attester leur volonté de concorde et de collaboration.



Les résultats obtenus dans l'ordre édilitaire ont vivement intéressé les élus municipaux. Nous avons noté, particulièrement, l'entretien parfait des nouveaux quartiers de Québec, la verdure égayant les trottoirs, les maisons sans clôture, qui rendent si accueillantes les cités-jardins.

J'ai apprécié l'esprit pratique dont s'inspirent les solutions adoptées en matière d'urbanisme, notamment dans les services des eaux. On ne prend pas la peine, là-bas, d'aller capter, à grands frais, des sources lointaines. On utilise seulement avec habileté les lacs et les fleuves, dont les eaux sont purifiées et livrées en toute sécurité à la consommation. Il y a là un exemple d'ordre pratique digne d'être proposé en modèle.

Cependant, au-dessus de ces réalisations matérielles, je place encore les spectacles émouvants dont nous avons été les témoins.

Je revois la Croix de Granit de Gaspé. Les deux drapeaux qui la couvraient venaient à peine d'être descendus : le britannique d'abord, puis celui de la vieille France, qui s'accrochait et semblait ne vouloir partir qu'à regret. Le monument était à peine dégagé que des groupes de jeunes filles, se succédant en vagues colorées, déposaient des fleurs à ses pieds. Afin de mieux affirmer leur fidélité à leurs origines, ces filles de notre sang avaient revêtu les costumes traditionnels de nos provinces. La Patrie, en effet, n'est pas une abstraction, mais un mélange de ces substantielles réalités que sont nos terroirs. Le patriotisme général s'alimente sans cesse aux sources du patriotisme local. Ceux qui se rappellent que leurs ancêtres étaient Normands, Bretons, Saintongeais ou Parisiens ne renieront jamais notre mère commune : la France.

Cette persistance des traits distinctifs qui caractérisent les diverses branches de la famille française, nous l'avons notée à la fois dans les cérémonies publiques et au cours de rencontres isolées : telle cette conversation fortuite que j'eus en compagnie de M. Grégoire, Maire de Québec, avec un paysan à qui nous demandions la route des Trois-Lacs, et qui nous répondit en un français des paysans de chez nous et avec un accent capable de réjouir les oreilles et le cœur de nos philologues régionalistes les plus difficiles. Je revois aussi en pensée la grande manifestation du Parc Lafontaine, à Montréal.

Des écussons aux couleurs et aux armes de nos provinces encadraient la masse de deux cent mille personnes, qui se pressaient pour entendre des voix françaises.

Une étrange émotion, apparentée à la peur, m'étreignit au moment où je dus, à mon tour, prendre la parole — je dois l'avouer, j'eus le trac.

Mais, parmi les blasons héraldiques répandus avec profusion, j'apercevais ceux de l'Ile-de-France et spécialement la nef symbolique de Paris. Je me jetais à l'eau, espérant à mon tour surnager, comme notre vaisseau millénaire.

D'ailleurs, la mer humaine qui s'étendait devant nous ne songeait qu'à nous soutenir et à nous encourager.

Comme il était facile de communier avec cette âme unanime ! Cette foule canadienne ne faisait qu'un avec nous. Elle suivait avec attention nos discours admirablement diffusés par des hauts-parleurs impeccables. Elle nous comprenait et nous la comprenions sans effort. Cet auditoire, en effet, était tout près de nous. En dépit des milliers de kilomètres que nous avions parcourus, nous n'avions pas quitté la France. Nous étions sur un sol où flotte toujours l'âme française, à la fois plus jeune que le nôtre, par la date de sa découverte, et plus ancien par son respect des coutumes ancestrales qu'il a peut-être conservées mieux que nous.

Au cours de ce mois de croisière, jamais nous n'eûmes l'impression que la Patrie fût lointaine. A New York même, nous devions retrouver le pays sous l'aspect d'un de ces magnifiques paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique, qui, eux aussi, célèbrent nos provinces et nos cités en portant à la poupe des noms parmi lesquels nous saluons avec joie ceux de l'Ile-de-France et de Paris.

Les attentions dont sont entourés les passagers constituent — et je suis heureux d'en féliciter la Compagnie — une propagande particulièrement favorable à la réputation de notre hospitalité et une efficace publicité pour le tourisme en France.

Je n'ai pas oublié la petite victoire que la cuisine française remporta sur la curiosité et sur l'attrait de l'inconnu. Le jour du départ réunit de nombreux convives pour qui ce fut une vraie joie de retrouver la bonne cuisine de chez nous.

J'aurais encore bien d'autres souvenirs à évoquer. Mais je n'ai pas à les extérioriser. Nos amis, nos frères, nous ont comblés de prévenances. J'en garde les témoignages, au fond de moi-même, pour en goûter le charme.

*
* *

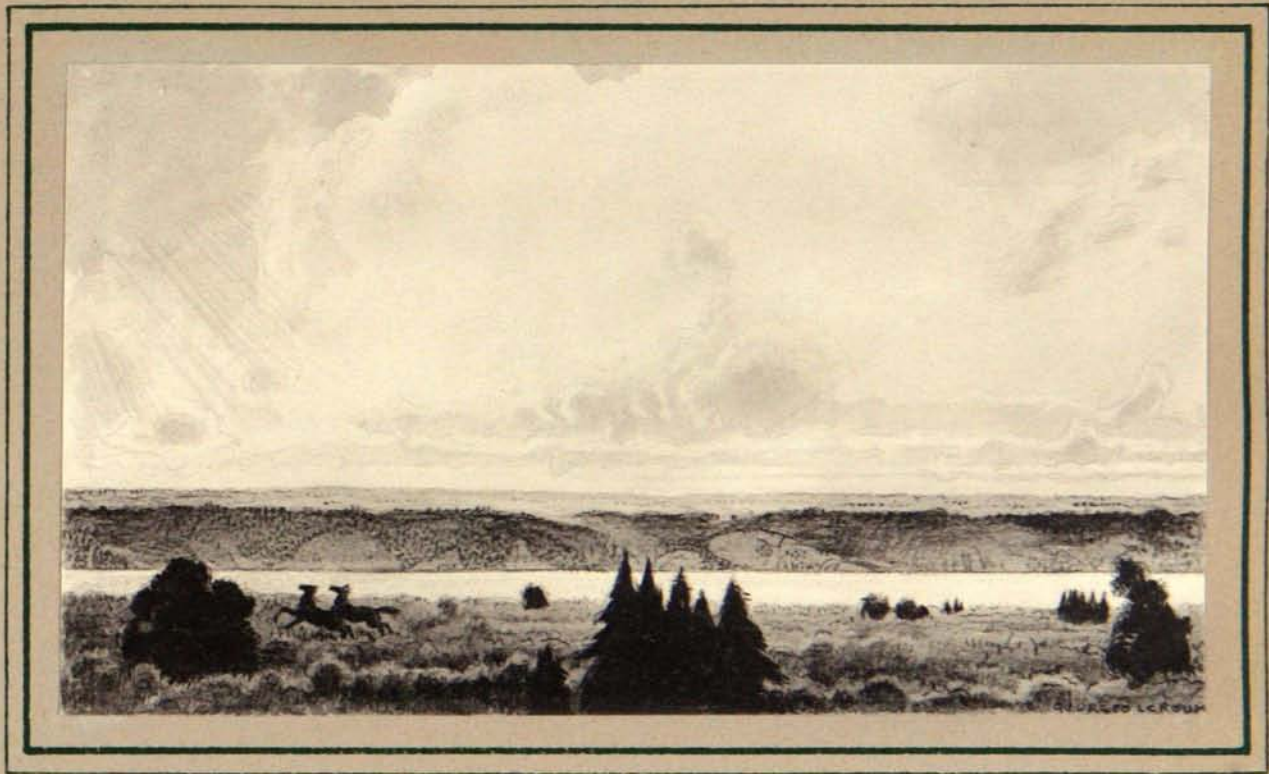
Je voudrais, pourtant, en terminant, citer un des gestes auxquels j'ai été le plus sensible.

Au cours d'un banquet à Gaspé, je fis part à mon voisin de table d'une intention qui m'était venue à la vue des forêts canadiennes dont les feuilles commençaient à rougir. Je lui dis que je me proposais de rapporter en France un jeune plant d'érable. Mon commensal s'était contenté de sourire. Sans doute estimait-il un peu puéril le projet de vouloir recommencer en plein vingtième siècle l'aventure de Jussieu et de son fameux cèdre du Liban. Cependant, au dîner d'adieu offert à bord du Champlain, je retrouvais mon aimable voisin de Gaspé dont j'avais appris qu'il était M. Laferté, Président du Conseil législatif de Québec.

Il me dit qu'il avait réfléchi à mon idée, qu'il voulait m'aider à la réaliser, la développer et qu'il m'enverrait un choix de semences et de jeunes érables pris parmi les plus prometteurs des pépinières de Bertier. Très touché de ce geste, j'ai décidé de confier ces semences à nos serres municipales. Nous attendons prochainement ces plants. Nous les soignerons, nous les élèverons. Lorsqu'ils auront pris de la force, nous en placerons quelques-uns autour de la statue de Jacques Cartier, qui s'élève à Paris, place du Canada, tandis que le surplus formera des bouquets ou de petits parcs dans nos promenades, à Bagatelle, au Bois de Boulogne ou de Vincennes.

La feuille d'érable évoque la devise canadienne : « Je me souviens ». Les arbres que nous planterons auront une signification profonde. Ils nous rappelleront notre voyage, mais ils feront mieux encore. Ils évoqueront aux yeux de tous les Parisiens le Canada lointain et si proche de nos cœurs. Lorsque nous aurons disparu, ils resteront, eux, durant de longues années, toujours robustes et toujours fidèles. Ils demeureront, à leurs yeux, comme un symbole de notre durable reconnaissance, comme une image vivante de notre race française, qui toujours reverdit et refleurit quand elle trouve un sol propice pour l'accueillir et pour lui permettre de déployer librement sous le ciel ses vertus immortelles.





A Trois-Rivières : le Saint-Laurent près de Trois-Rivières.

CHAPITRE IV

La Mission Française de Gaspé à Niagara

par le Duc de Lévis Mirepoix,
Vice-Président de la Mission Nationale Française

LA célébration du quatrième centenaire du Canada ne doit pas disparaître des mémoires avec tant d'éphémères nouvelles qui traversent le monde, sans laisser de traces.

Elle est survenue à un moment où la France, angoissée par sa politique intérieure, avait besoin d'ouvrir sa fenêtre à deux battants vers les horizons du large. Elle est survenue pour le Canada à un moment où ce pays devait affirmer la conscience qu'il avait prise de sa propre valeur.

On parlera peut-être, en des temps reculés, de cette ambassade fameuse de plus de deux cents personnes, de cette « ville flottante » que la France fit voguer vers le Canada pour saluer son quatrième siècle d'existence.

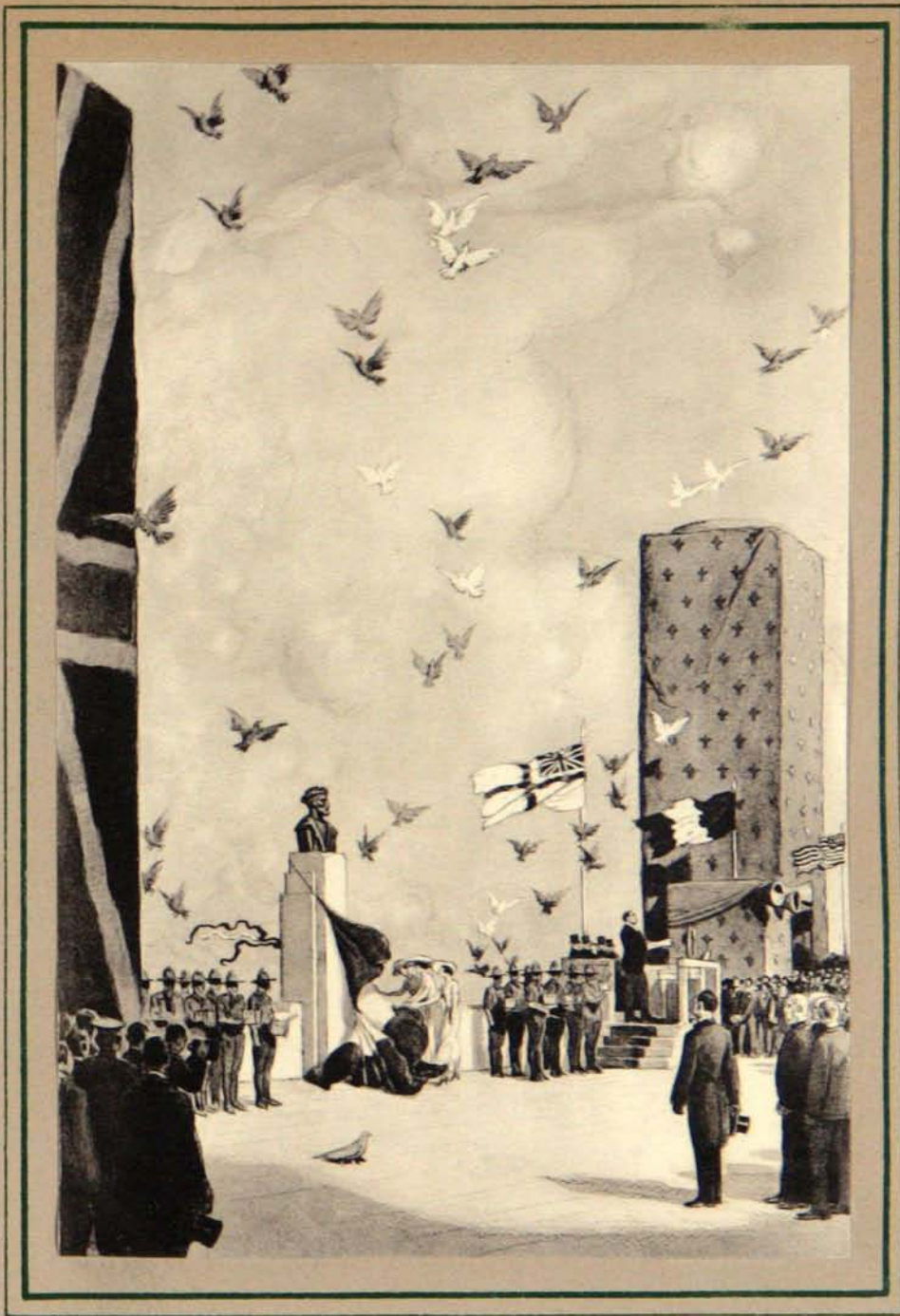
Un coup d'œil, jeté au hasard sur le tableau des institutions représentées, ne donnera pas une impression de monotonie : l'Académie française, l'Académie des Sciences morales et politiques, l'Académie des Beaux-Arts, les Académies de Marine, de Médecine et des Sciences coloniales, l'Aéro-Club, l'Alliance française, les Villes de Paris, de Dieppe, de Saint-Malo, de La Rochelle, de Reims, de Marseille, de Bordeaux, du Havre, de Nancy, plusieurs Chambres de commerce, le Comité central des Armateurs de France, le Comité France-Amérique, un important groupement de médecins, d'historiens, d'avocats, de juges, l'Université de Paris et de plusieurs autres villes, de nombreux représentants de la Presse de Paris et de province, plusieurs Sociétés savantes, des parlementaires de toutes opinions, et des représentants des familles dont l'histoire du Canada a retenu les noms.

S'il se fût agi de sauver d'un déluge les principales activités de la France, on aurait sans doute ainsi composé l'arche. Cette arche devait se

joindre, en vue des côtes d'Amérique, à trois vaisseaux de notre Marine militaire sous le commandement de l'Amiral de Pontevès. Il avait hissé son pavillon sur le Vauquelin, ainsi nommé en souvenir du héros de notre dernier combat naval sous Québec.

Les journaux quotidiens de toute la France et de tout le Canada, au moins, ont donné tant de détails sur les voyages de Cartier, que la croisière de 1534 doit être actuellement plus familière à un lecteur français contemporain que celle de 1934. Sans doute celle-ci ne présentait-elle ni l'attrait du danger, ni les mystères d'un monde inexploré. Cependant, elle aussi allait à la découverte et il y avait pour elle bien de l'inconnu, ne serait-ce que la géographie et l'histoire auxquelles les Français commencent depuis si peu de temps à s'intéresser. Evidemment, les épreuves ne furent pas celles qu'eurent à subir Cartier et ses compagnons héroïques. Toutefois, la mer voulut rappeler à ces citadins qu'on ne la traverse pas comme un boulevard, et se joua un peu des cœurs sensibles. Fût-ce un premier sentiment de compassion réciproque, fut-ce quelque chose de mieux, sans doute le sens d'un même devoir français à remplir, il s'établit, entre ces voyageurs qui pour la plupart ne se connaissaient pas, l'impression grandissante de s'être déjà connus. Chacun portait un petit peu de France, de ses souvenirs et de ses espoirs, et sur cette diversité s'établissait l'unité de la France éternelle. L'atmosphère du bateau n'était pas l'atmosphère habituelle des croisières où règnent l'indifférence et la fantaisie. Un même programme à suivre appelait tous les voyageurs, et déjà, par un habile emploi du temps, les organisateurs les accoutumaient à une discipline consentie ! Ce n'est pas que ce fût toujours une tâche aisée, mais ce ne fut jamais une tâche ingrate. Chacun peu à peu, même les femmes, semblait renoncer à ses défauts pour mettre en commun toutes les qualités. Le chef d'une de nos grandes flottes marchandes, le Directeur général de la Compagnie Transatlantique, Monsieur Cangardel, homme en qui s'équilibrent parfaitement l'énergie et la bonté, veillait au grain. Et ceci se peut dire au propre comme au figuré.

Toutefois, devant Saint-Pierre et Miquelon, l'état de la mer fut cause d'une déception générale. Le petit village français, perdu sur son rocher au bout de l'Océan, attendait avec joie cette visite exceptionnelle de tant de passagers, lui qui ne voit jamais un grand paquebot s'arrêter en vue de ses côtes dangereuses. Sur le *Champlain* aussi on menait grande liesse à l'idée de prendre contact avec cette colonie lointaine, isolée au milieu des houles sombres, seule terre française aujourd'hui dans l'Amérique du Nord. Mais l'humeur de l'Océan, si dur à tant de nos pêcheurs bretons, n'est presque jamais sereine en ces parages,



A Montréal : l'inauguration du buste de Jacques Cartier,
au pont Jacques Cartier sur le Saint-Laurent.

et lorsqu'il fallut monter dans le premier canot, des lames brutales et rageuses le secouèrent en tous sens. Il devint donc impossible d'envoyer des personnes à terre sans risquer des accidents graves, et nous ne fûmes que quelques-uns à aller recueillir une impression, d'ailleurs exquise — un peu conquise sur la mer — et pareille à un refrain d'une chanson de Botrel !

L'apparition des côtes du Canada rendit aux cœurs leur joie première. Quelle revanche de l'Histoire, et comme elle dominait avec sérénité sur tous ces êtres tournés vers elle ! La baie de Gaspé semblait chanter sa bienvenue au paquebot français. Des centaines de barques de pêches, ornées des vieux blasons de nos provinces, dansaient dans la rade. Ça et là l'épaisse forêt qui, à l'arrivée de Cartier, couvrait ces côtes jusqu'au fil de l'eau, s'ouvrait sous des enclos charmants, cédait la place à de petits clochers et à des maisonnettes au coin de quelques prairies. L'exclamation d'une voyageuse courut le bord avec quelques succès, bien que son chef-d'œuvre gardât l'anonymat : « Comme Cartier a dû être content de trouver ici toutes ces jolies maisons ». Anachronisme, au fond, charmant. Entré dans l'immortalité du ciel et de la terre, Cartier n'est-il pas là invisible pour se réjouir, en effet, de voir fleurir la vie champêtre sur ces bords qu'il a révélés aux familles de France ?

* * *

Il n'est pas possible que ces fêtes magiques de Gaspé, autour de la croix de granit érigée à la place de la croix de bois plantée par Cartier, n'aient eu un long retentissement à travers le monde. C'est un grand signe d'espérance que la proclamation d'une nation nouvelle, formée de deux races si longtemps rivales. Trois grands pays assistaient à ces fêtes, en la personne de leurs représentants, et c'est un fait dont la rareté mérite d'être signalée, que trois gouvernements aient eu en même temps la main aussi heureuse dans leur choix. Notre Ministre, M. Flandin, offrait aux Canadiens l'aspect et la haute stature de ces nordiques qui, le fait est prouvé maintenant, osèrent, sur leurs frères embarcations, aborder jusqu'à ces rivages ignorés. Mais de ses lèvres s'échappent des paroles latines. Une grande sérénité tempère la ressemblance avec les anciens conquérants. Il a le sens de la mesure, de la tradition et du temps présent, et il pense que le destin de la France n'est plus la poursuite d'une extension politique, mais qu'elle est appelée à rayonner sur le monde par l'influence de la race.

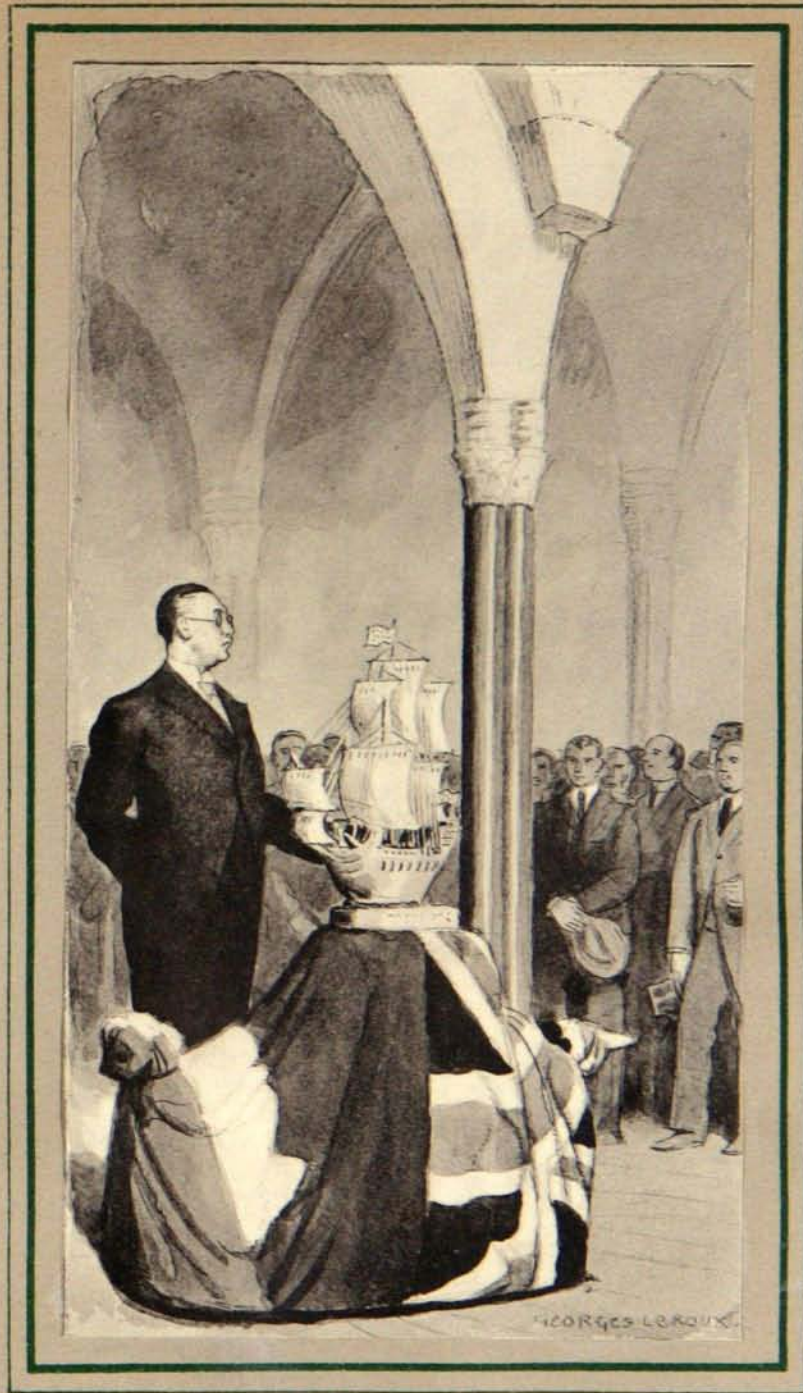
M. Charley, notre grand maître de l'Université, philosophe plein de finesse, ferme à demi ses paupières sur un regard aigu, et se retranche dans la simplicité de l'homme d'étude, plus occupé du monde intérieur que des chemins changeants de la vie agitée.

L'Académie française, cette Cour intellectuelle de France, a confié au verbe sûr et à la pensée claire de M. Henry Bordeaux le soin d'exprimer son message. Il s'adresse volontiers aux Canadiennes, qui semblent le reconnaître quand il arrive, tant elles ont lu ses livres.

La Grande-Bretagne a envoyé au Canada un glorieux marin, vainqueur de la bataille de Zuyderzee: Sir R. Keyes, Amiral de la flotte. Il porte sa gloire avec une modestie à la Turenne. Il est d'aspect mince et presque frêle, et de manières exquises. Toute sa force est spiritualisée; il parle très doucement et l'on n'imagine pas qu'il ait dû élever la voix davantage pour donner ces ordres redoutables qui modifiaient le sort du monde. Il commence tous ses discours en français et s'excuse de ne pouvoir continuer dans la même langue. A ses côtés, l'honorable M. Fisher, recteur à Oxford et ancien Ministre, est l'un de ces hommes cultivés d'Angleterre qui, quand ils le sont, le sont supérieurement. Il a connu Verlaine et Mallarmé. Sa mémoire s'orne de leurs vers et il y est sensible. Parlant toujours français, il a remporté de grands succès oratoires par l'originalité de ses vues, par son ironie quelquefois mordante, mais toujours adoucie d'une connaissance approfondie, d'un amour très réel de la civilisation française. Voilà les délégués qui, parlant au nom des deux Pays fondateurs, tinrent au Canada le rôle de premier plan. Cependant les Etats-Unis, voisins immédiats du Canada, ont tenu à s'associer à cette grande célébration. Et leur courtoisie s'est exprimée par la bouche de leur Ministre plénipotentiaire, M. Robbins, qui parle un français plein d'humour, d'intelligence et d'entrain. Bien que l'Amiral Cluverius, envoyé par la flotte des Etats-Unis, parle seulement anglais, le français s'exprime en lui par le regard, le geste cordial, un véritable élan de sincérité.

Le Gouverneur général, Lord Bessborough, et le Premier Ministre du Dominion, Canadien anglais, M. Benett, ont marqué de leur présence effective leur désir d'honorer la France. A la tête de la province de Québec, se trouve l'honorable M. Taschereau, un Canadien français délicat, tout en nuances, mais dont l'autorité, pour s'envelopper de charme, ne s'exerce pas moins sur ceux qu'elle protège.

Le Sénateur Canadien M. Beaubien, orateur, homme d'action, a assumé la lourde responsabilité d'organiser toutes ces cérémonies, à Charlottetown, à Gaspé, à Québec, à Trois-Rivières, à Montréal, à Ottawa, et le succès a couronné l'entreprise. Il était venu à Paris pour inviter officiellement les Français, accompagné du Professeur Montpetit, un des premiers orateurs de langue française que l'on puisse entendre et qui, sans geste, sans jeu compliqué d'intonation, tient un auditoire sous le charme par la seule force intérieure de sa pensée



A Ottawa : le présent de la « Grande-Hermine »
au parlement canadien.

et la justesse de son expression. Le troisième délégué canadien, venu en France, est M. Grégoire, Maire de Québec, le type de l'administrateur d'une grande ville, alliant le dévouement à la compétence et à l'activité inlassable.

Combien encore d'hommes de valeur se groupent dans le nouvel Etat canadien, autour de cette grande, jeune et rayonnante figure du Cardinal Villeneuve, dont il me semble que l'on peut faire tout le portrait en citant cette parole de lui, après qu'il eut reçu notre Grand' Croix de la Légion d'honneur : « Je recueille l'honneur que je vous paierai en amour ».

* * *

Ce fut un voyage triomphal que la Mission française accomplit à travers le Canada. A l'île du Prince Edouard, où fut évoquée la poignante odyssee des Acadiens — à Gaspé, devant la Croix de granit — à Québec, sanctuaire d'histoire française inscrite dans un décor sublime — à Lévis, douce au regard, douce au souvenir — à Trois-Rivières, reine du papier et de l'électricité, par la forêt et par les fleuves — à Montréal, la plus grande ville de langue française après Paris — à Ottawa, capitale du Dominion, où, dans l'atmosphère de la courtoisie britannique, la survivance française reçoit sa part d'honneur et de pouvoir — à Toronto, ville de langue anglaise bâtie autour d'un vieux fort français, qui ajoute à sa puissance industrielle la gloire de son musée chinois — la Mission française a reçu un accueil toujours identique dans son sentiment, toujours varié dans son expression, toujours intense, toujours magnifique. A Niagara, enfin, sur le territoire des Etats-Unis, en ce petit fort que des peuples, aujourd'hui unis, se sont glorieusement disputé à travers l'histoire, ce fut l'apothéose du Canada, salué comme nation par l'Angleterre, les Etats-Unis, la France !

Telle est l'esquisse de ces rencontres, auxquelles il faut encore ajouter l'émouvant accueil de Rochester; il leur faudra peut-être quatre cents ans, comme au voyage de Cartier, pour être connues aussi bien !

Parallèlement à ces faits s'accomplissaient avec non moins d'éclat des travaux inspirés, dans les sciences et dans les lettres, par la collaboration de la France et du Canada :

A Québec, le Congrès des médecins de langue française, dont les organisateurs canadiens étaient : le professeur Paquet, président, et le docteur Vailancourt, secrétaire-général — et les organisateurs français, les professeurs Sergent, Hartmann et Arloing.

Le Congrès de la presse de langue française sous la présidence canadienne

de M. Henri Gagnon, directeur du Soleil de Québec et président de la « Canadian Press », et sous la présidence française de M. Marchandau, directeur de « L'Éclairer de l'Est », et Maire de Reims.

Le Congrès de la langue, de la littérature et de la culture françaises en Amérique du Nord qui eut pour organisateur canadien Mgr Camille Roy, Recteur de l'Université Laval, et pour organisateur français M. Charléty, Recteur de l'Université de Paris.

Enfin, à Montréal, le Congrès du Code civil dans le monde fut conduit, du côté canadien par le bâtonnier Beaulieu, Président, et le juge Edouard Fabre Surveyer et, du côté français, par le professeur Capitant.

On ne saurait oublier que toute cette grande symphonie d'amitié et de travail, que tous ces efforts et que toutes ces sympathies ont été coordonnés par les soins de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française, Président de France-Amérique, assisté de M. Gabriel Louis-Jaray, Président de la commission exécutive, et du Marquis de Créqui-Montfort, délégué général.

Ajoutons deux souvenirs d'histoire qui semblent mériter d'être mis en lumière.

Deux monuments s'érigent à Québec : l'un élevé à Montcalm et à Wolfe, tués tous deux dans la bataille qu'ils se livraient. L'autre, qui s'appelle le monument des braves, domine les plaines d'Abraham et commémore la suprême victoire remportée par Lévis après la mort de Montcalm. Me sera-t-il permis, en toute objectivité, d'en souligner les conséquences morales, non pour les Canadiens qui les apprécient, mais plutôt pour les Français, qui n'en trouvent pas souvent mention dans leurs manuels d'histoire. Montcalm est mort. Son sacrifice n'a pas été inutile. Sa mémoire, recueillie aux quatre coins du monde, a certainement semé bien des héroïsmes, et sonne une fanfare d'honneur que les Canadiens et les Français n'ont jamais cessé d'entendre. Qui sait si, vivant, il n'eût pas su ressaisir la victoire ! En tout cas Wolfe l'emporta, et leurs noms sont unis dans le culte des peuples.

Après la défaite d'Abraham, Lévis, lieutenant et ami de Montcalm, accourt et ressaisit d'une main ferme l'armée en désarroi. La capitulation de Québec, qu'il apprend comme il marchait à la délivrance de la ville, ne le décourage pas. Durant tout l'hiver il prépare sa campagne. Et enfin, exécutant une manœuvre difficile, il fait front à l'armée anglaise commandée par Murray. Avec trois petites pièces de campagne contre vingt-deux canons et avec des miliciens canadiens dont il sut excellemment faire valoir les qualités contre les troupes régulières anglaises, il remporta une victoire complète, à la suite de laquelle l'ennemi abandonnait ses canons, ses munitions, ses drapeaux.

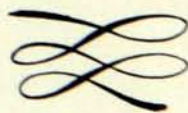
Cependant, la Cour de France ne pouvant lui envoyer de renfort, non qu'elle se désintéressât du Canada, mais parce qu'elle n'avait ni la liberté des mers, ni la possibilité de distraire des troupes de la guerre continentale où elle était engagée, le Gouverneur Vaudreuil dut arrêter les hostilités. Soixante mille Anglais, venant de plusieurs points des Colonies américaines, cernaient une Colonie qui avait sept mille hommes pour se défendre.

Les Canadiens n'ont pas oublié qu'alors Lévis fit brûler ses drapeaux, plutôt que de les rendre.

Plus tard, fait encore moins connu, à la fin de sa carrière, au moment de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, le Maréchal de Lévis fut appelé par le Ministre Maurepas, qui lui proposa de se charger d'une expédition au Canada. Il fallait quinze mille hommes pour en assurer le succès. Le Ministre ne voulut lui en donner que six mille. Lévis ne voulut pas exposer inutilement la vie de ses soldats dont le nombre était insuffisant pour l'exécution de ses plans. Le projet fut abandonné.

Ces quelques lignes laconiques ne laissent pas de faire impression. C'est comme si l'on soulevait un coin de voile sur les hésitations du destin. Il a suivi une toute autre marche et peut-être est-ce celle qui répond le mieux à l'esprit de la bataille de Sainte-Foye. La généreuse et large conception de l'Empire Britannique permet de le dire sans discourtoisie. Cette dernière victoire, remportée par les Canadiens sous la conduite d'un général français, leur a permis de garder la tête haute devant le nouveau Gouvernement auquel ils avaient à obéir, et de conserver leur tradition française invaincue.

Ainsi s'est formé, sous l'influence de deux grandes races autrefois rivales, aujourd'hui amies, le cœur d'une nation.





M. le Sénateur BEAUBIEN,
président du Comité National Canadien.

CHAPITRE V

La Mission Française en Acadie

par Gabriel Louis Jaray

Président de la Commission exécutive du Comité
France-Amérique et du Comité National Français.

A quel dessein a pu correspondre l'envoi en Acadie d'une Mission de France-Amérique, détachée de la grande Mission nationale française envoyée au Canada pour commémorer le IV^e centenaire de la découverte de ce Pays par Jacques Cartier?

Pour répondre à cette question, il faut remonter aux origines, l'Acadie ayant disparu des cartes en 1713 et s'appelant aujourd'hui : Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince Edouard, les trois provinces maritimes du Canada.

* * *

La politique coloniale française en Amérique, de 1534 avec Cartier jusqu'au dernier quart du XVII^e siècle, suit une même voie avec des temps d'arrêt :

François I^{er} veut affirmer l'indépendance, la présence et l'expansion française dans le monde nouveau, dont nul ne peut l'exclure : sa politique dresse par les faits une protestation contre les actes de la politique papale, celle d'Alexandre VI qui en 1493 partage le continent américain entre Espagnols et Portugais, celle de Jules II qui, en 1510, offre au roi d'Angleterre Henri VIII la couronne de France de Louis XII; contre ces prétentions du Vatican, de l'Angleterre, du Portugal, contre cet exclusivisme, François I^{er} décide d'établir les droits de la France à sa part du nouveau monde.

François I^{er} envoie en 1534 Cartier, le découvreur; Henri IV aide Champlain, l'organisateur, qui crée l'Acadie avec centre à Port-Royal en 1604, puis la Nouvelle-France aux bords du Saint-Laurent; Richelieu appuie de son autorité le développement de ces essais encore modestes; Louis XIV, avec Colbert,

donne un élan décisif à la grande création coloniale. Cavelier de la Salle, l'explorateur, pénètre dans le continent américain ; il fonde ce qui aurait pu être le grand Empire de l'Amérique du Nord : parti du Saint-Laurent, il se fixe près des chutes du Niagara, à ce point stratégique où l'on passe de la vallée du grand fleuve à la mer intérieure des Grands Lacs qui communique par un court portage avec l'immense vallée du Mississipi jusqu'au golfe du Mexique ; les possessions anglaises, comme au XIX^e siècle en Afrique occidentale, étaient tournées par l'arrière et n'étaient plus qu'une façade sur l'Atlantique. Parti du Quartier Général de Niagara, Cavelier de la Salle navigue sur les Grands Lacs sur « Le Griffon », le premier navire européen qui y circule ; de là il passe dans la vallée du Mississipi, découvre tout le pays et en prend possession ; il lui donne le nom du roi : « Louisiane ». Louis XIV le chargea de coloniser cette immense contrée pour tenir ferme les trois clés du nouvel Empire : au Nord, l'embouchure du Saint-Laurent ; au Sud, l'embouchure du Mississipi ; au centre, Niagara, qui reliait l'un à l'autre. Cavelier de la Salle repartit de la Rochelle en 1682 avec plusieurs navires et 400 colons pour s'installer à l'embouchure du Mississipi, c'est là qu'il mourut assassiné.

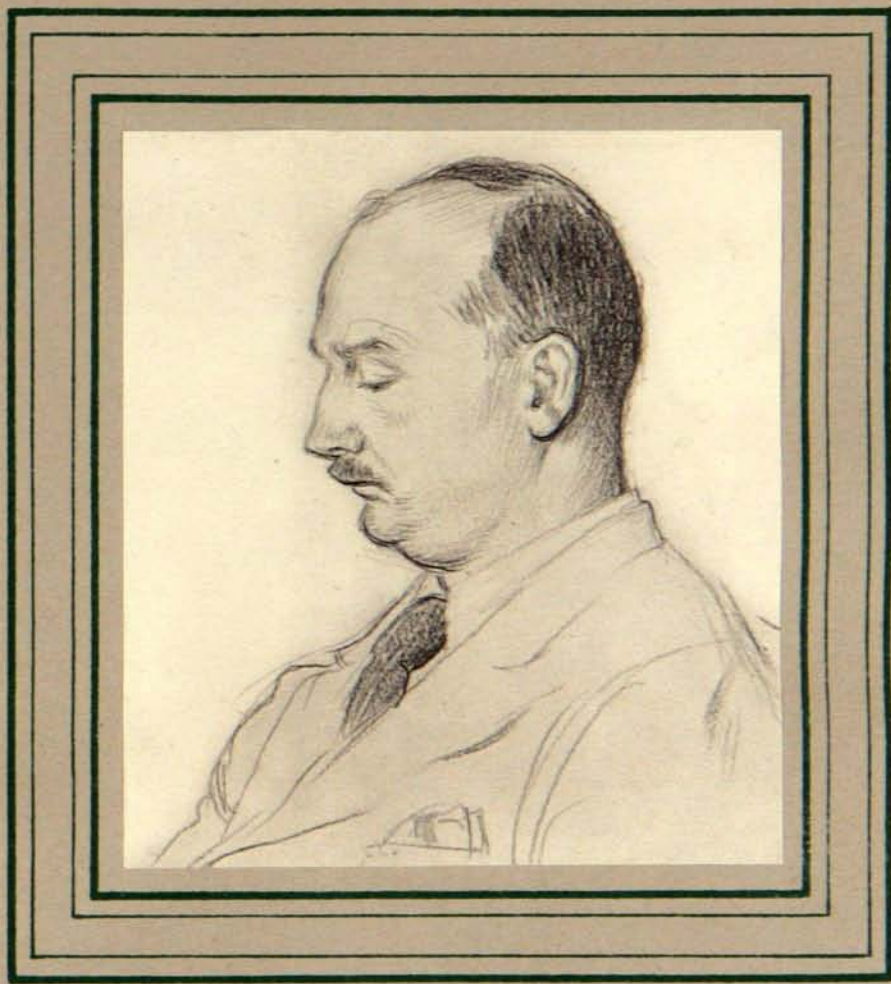
Après un siècle et demi de politique coloniale française en Amérique, dont les entreprises persévérantes sont couronnées de succès, le Pays et l'autorité royale paraissent s'en désintéresser : c'est l'inaction, puis la défaite.

Cette négligence des intérêts généraux de la France, dont le premier témoignage est l'abandon de l'Acadie en 1713, est due à la fois aux difficultés européennes, à l'incompréhension des dirigeants, puis à l'insouciance et parfois à l'hostilité de l'opinion dirigée par les nouvelles tendances intellectuelles férues de théories, insoucieuses des réalités : les deux philosophes, restés fameux par leur hostilité, Voltaire et Rousseau, se rencontraient pour détourner les esprits des intérêts coloniaux, alors qu'ils exaltaient les vertus naturelles du bon sauvage et maudissaient les protagonistes de la civilisation.

La grande œuvre politique française en Amérique fut détruite ; il n'en reste rien, qu'un tableau pénible dans notre histoire.

* * *

Cependant, sur le plan social et intellectuel, deux éléments demeurent :
1^o le souvenir des contacts traditionnels de la France et de l'Amérique du Nord, que développe la fraternité des combats de la guerre de l'indépendance ;
2^o des hommes de sang, de langue et de tradition français.



M. P.-E. FLANDIN.

Ces liens demeurèrent presque inaperçus jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce n'est pas que le Canada français ait alors oublié l'ancienne Mère-Patrie, c'est vers elle qu'il se tournait souvent pour entretenir sa culture française et des étudiants venaient compléter leurs études en France; mais celle-ci ne faisait pas effort pour développer ces relations. C'est pour les renouer, pour les accroître, ainsi que toutes les relations de la France avec le nouveau Continent, que s'est fondé le Comité France-Amérique et c'est son œuvre depuis 25 ans.

Qu'est-ce que les cent cinquante années de politique heureuse de l'Ancien Régime ont laissé comme hommes et comme centres de langue et de tradition françaises?

Le bilan en 1934 des « parlant-français en Amérique du Nord » peut se dresser approximativement comme suit : 1^o au Canada, les Canadiens français sont de beaucoup les plus forts et les plus évolués de ce groupe, puissants dans le Dominion, maîtres dans la province de Québec, se développant dans l'Ontario, représentés dans les autres provinces, au total environ 2.600.000 à 2.700.000, Acadiens exclus.

2^o Au Canada, les Acadiens des trois provinces maritimes, avec des rameaux dans le Québec, se développent surtout dans le Nouveau-Brunswick et atteignent sans doute environ 225.000 en 1935, dans les trois provinces maritimes.

3^o Aux Etats-Unis, dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, les Franco-Américains constituent une masse déjà imposante et compacte dans l'intérieur; d'origine canadienne-française et acadienne, ils sont groupés par leurs Sociétés de Saint-Jean Baptiste et de l'Assomption et par leurs paroisses, dans toute la mesure où les évêques de langue anglaise n'entravent pas leur activité; on peut évaluer leur nombre entre 1 million 1/2 et 2 millions; ils commencent à se créer une élite dirigeante formée par leurs collègues, qui tendra à leur assurer une représentation notable dans les Assemblées délibérantes. Il y a dix ans la législature du New-Hampshire comptait dix députés de langue française; le Massachusetts 7 ou 8; le Rhodes-Island le même nombre; ce dernier Etat a eu déjà plusieurs Gouvernements de langue française et même un sénateur de cette langue à Washington; il est à penser que cette représentation s'accroîtra.

4^o Aux Etats-Unis, deux groupes bien différents se retrouvent en Louisiane : celui de la Nouvelle-Orléans, descendant des anciens colons, est en régression, par suite de l'assimilation par les éléments anglo-saxons; mais celui de l'intérieur, notamment dans le diocèse de Lafayette, a devant lui de larges possibilités; sans doute, à l'inverse du premier, sa culture est encore rudimentaire, ils n'ont presque aucune bibliothèque, les écoles sont des plus modestes;

mais ils sont des hommes de la terre et sont défendus par leur nombre, leur isolement, leur groupement compact et leur religion; ce sont des descendants d'Acadiens et ils se souviennent de leur origine. Des échanges de visites viennent d'avoir lieu entre eux et leurs frères du Canada; le Président de l'Œuvre acadienne nationale de Grand-Pré évalue leur nombre à 500.000; nous ne donnons ce dernier chiffre que sous réserve.

5° Aux Etats-Unis, des groupes épars au Sud des Grands Lacs, en divers centres et surtout les franco-californiens, notamment à San Francisco, peuvent être estimés à une centaine de mille âmes.

Faisons le total : le chiffre peut varier de 4.900.000 à 5.500.000; on peut donc affirmer qu'il y a en Amérique du Nord environ 5 millions de parlant-français.

Est-il indifférent à la France de reprendre ou de développer les liens intellectuels et sociaux avec les rameaux de sa race épars en Amérique du Nord? Lui est-il indifférent de reprendre des contacts que la culture, le sang, la tradition, la langue peuvent sauvegarder? Les liens de la politique sont définitivement rompus; les liens de la culture peuvent être indéfiniment sauvés; qui oserait dire que cela est indifférent aux intérêts généraux de la France dans le monde?

Or, si les contacts de la France avec les Canadiens français, naguère oubliés, sont, après 25 années d'effort, placés au-dessus de toute contestation, il n'en est pas de même de ceux avec les autres groupes de « parlant-français ». Le Comité France-Amérique, livré à ses seules forces, ne pouvait pas, il y a 25 ans, tout entreprendre à la fois; en Amérique du Nord, il a commencé par accomplir un double travail : celui que nous avons indiqué en tête de cet exposé, concernant la reprise des amitiés américaines et celui de la liaison avec le Canada français. Au Canada, de nombreux facteurs intervinrent pour la reprise et le développement de ces relations et, notamment, nous ne saurions oublier le rôle de l'armée canadienne pendant la grande guerre. En France, le Comité France-Amérique fut le principal artisan de cette œuvre; dès 1912, ce fut l'objet de sa première Mission, la Mission Champlain; cet effort a déployé une activité exceptionnelle au temps de la grande guerre, où les plus hautes missions couronnées de succès lui ont été confiées.

Aujourd'hui, par un développement nouveau de cette emprise sur les esprits et sur les cœurs au nouveau Continent, la Mission Jacques Cartier vient de marquer une étape nouvelle et une sorte d'apothéose de cette résurrection de la fraternité franco-canadienne: il n'y a plus qu'à persévérer sur ce terrain.



M. S. CHARLÉTY.

Mais sur un autre, il faut créer : le contact entre la France et l'Acadie, avec ses suites naturelles en Nouvelle-Angleterre et en Louisiane, a disparu en 1713; sur le plan intellectuel et social, il faut le reprendre; tel fut le dessein du Comité France-Amérique en envoyant en Acadie sa récente Mission.

Ajoutons que les circonstances générales favorisent ce dessein, en écartant tout soupçon d'ingérence malencontreuse; une vue plus générale et plus juste des choses, notamment chez les Canadiens anglais et écossais, leur fait sentir l'enrichissement que ces contacts avec la culture française apportent à tout le Canada; nombreux de Montréal à Victoria sont ces Canadiens de langue anglaise qui sont devenus les animateurs des Comités France-Canada et France-Amérique de ces villes et qui, expérience faite, se réjouissent du complément de culture, d'idées, d'art, de goût que la France apporte et qu'ils assimilent, rendant ainsi plus riche leur propre civilisation.

Ainsi, sans arrière-pensée, les Acadiens ont pu recevoir et accueillir la Mission qui venait rétablir les liens rompus depuis plus de deux siècles. Canada-Acadie rattachés par les souvenirs et les intérêts à la grande famille française; telle est l'œuvre du Comité, tel est un de ses buts; rien de plus, rien de moins; la mémoire du cœur est notre seule politique.

* * *

La Mission s'était arrêtée, avant d'aller à Gaspé, à l'île du Prince Edouard, avec toute la Mission nationale française et y avait assisté aux fêtes de Cartier; en outre, elle avait pris contact avec les éléments acadiens de l'île, le Juge Arsenault, ancien Premier Ministre, et le groupe des dirigeants acadiens; le Comte de Caix est resté dans l'île, après le départ de la Mission, pour visiter les centres acadiens.

Après les fêtes de Gaspé, la Mission s'est rendue à Saint-Jean et a visité la plupart des centres acadiens du Nouveau-Brunswick et de Nouvelle-Ecosse, sauf celui situé à la frontière de la province de Québec dans le comté de Madawaska; ceux où elle ne s'est pas rendue, ont été vus par le Comte de Caix après le départ de la Mission, notamment au sud de la Nouvelle-Ecosse et dans l'île du Cap-Breton.

* * *

Pour résumer très brièvement les impressions reçues au cours de ce voyage, notamment au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse, nous dirons que les Acadiens de ces provinces ne sont pas encore au stade auquel sont parvenus les Canadiens français des bords du Saint-Laurent, après une reconquête progressive de leurs droits, obtenue par un effort sans relâche, poursuivi depuis l'origine, mais surtout au cours du XIX^e et du XX^e siècle.

A cela rien d'étonnant : si l'Acadie fut la première colonie française d'Amérique, fondée en 1604 par De Monts et Champlain, avec capitale à Port-Royal (aujourd'hui Annapolis), elle ne vécut qu'un siècle et fut cédée à l'Angleterre en 1713 par le traité d'Utrecht.

Quand la France quitta ces rivages, les historiens sont d'accord pour évaluer à environ 200 le nombre des familles qu'elle laissa en Acadie, comprenant au maximum 2.000 âmes; or l'Acadie s'étendait sur un territoire immense; les lieux qu'elle occupait forment aujourd'hui, comme nous l'avons dit, trois provinces canadiennes : la Nouvelle-Ecosse avec Halifax, le Nouveau-Brunswick avec Fredericktown et Saint-Jean, et l'île du Prince-Edouard avec Charlottetown. Il est vrai qu'une partie de la Nouvelle-Ecosse (île du Cap-Breton, dite alors île Royale) et l'île du Prince-Edouard, dite île Saint-Jean, restèrent encore quelque temps possession française; mais, prise dans son ensemble, l'Acadie représentait un territoire plus grand que le quart de la France, que commençaient à coloniser quelques paysans venus de France pour défricher ce sol : voilà ce que la France légua à l'Acadie.

Les Français étaient groupés en des paroisses disséminées aux points favorables et il leur avait fallu tout le XVII^e siècle pour arriver à ce maigre essor; ils paraissaient cependant redoutables aux conquérants anglais qui s'employèrent pendant le XVIII^e siècle à détruire les écoles et le parler français, les exploitations agricoles et les centres paroissiaux des Acadiens; devant la ténacité de ceux-ci, les autorités locales ne reculèrent pas devant les mesures les plus extrêmes et ce fut ce que les Acadiens nomment « le grand dérangement », dont l'Évangeline de Longfellow a chanté la lamentation dans le monde entier. En 1755, à la veille de cette grande épreuve, on évalue généralement à une douzaine de mille le nombre des Acadiens; la plupart furent déportés ou fuirent; le recensement officiel de 1771 ne portait plus dans les provinces maritimes que 1.249 « Français »; ces revenants, sans ressources, durent reformer des centres et rétablir de nouveaux foyers; pendant un siècle, de 1771 à 1864, ce peuple fut mis dans l'impossibilité d'avoir des écoles en sa langue et il ne put que vivre, défricher et parler français au foyer. Tout semblait donc conspirer pour favoriser sa disparition.

Mais ses malheurs l'avaient trempé; les épreuves avaient affermi sa ténacité et la fécondité de la race ne se démentit pas : dans les trois provinces maritimes, les recensements indiquent en 1815, 25.000; en 1860, 69.000 Acadiens; aujourd'hui dans les trois provinces maritimes, ceux-ci sont portés comme étant 206.000 au recensement de 1931; on estime généralement qu'en 1935, les Acadiens des trois provinces doivent atteindre le nombre de 225.000.

Sans doute, peut-on analyser les éléments de vitalité qui ont permis cette survivance : la France a laissé en Acadie des paysans encadrés par des prêtres; les goûts de la race les attachaient fortement à la terre défrichée, leur caractère paysan favorisait leur indépendance, leur langue les séparait de leurs voisins, leurs prêtres les défendaient contre des mélanges de race; les expériences de l'Europe centrale et orientale montrent qu'une masse de cultivateurs survit à toutes les épreuves, quand elle est cimentée par le sang, la langue, la vie commune et la religion; mais il reste prodigieux qu'un si petit nombre de familles aient pu survivre, ne pas être étouffées, assimilées ou rejetées par les conquérants qui les pressaient. Cette population acadienne possède une force, mère de toutes les autres qui lui seront assurées avec le temps et l'effort : c'est essentiellement une masse paysanne profondément caractérisée par sa race, sa langue, sa religion, aujourd'hui assez nombreuse pour être assurée d'être indestructible; en face d'elle une autre race est si profondément dissemblable que leur alliage n'est pas dans la nature des choses.

C'est incontestablement dans le Nouveau-Brunswick que les Acadiens ont acquis le plus d'importance; ils forment déjà le tiers de la population de cette province; les principaux centres s'échelonnent le long de la côte nord-est et se groupent au nord à la frontière de la province de Québec; ce sont de grosses paroisses, dans lesquelles la population vit de la culture, de la pêche et des bois; elles sont généralement situées entre la grande forêt intérieure et la mer, et, dans le Nord, au milieu de la forêt; ces descendants de défricheurs continuent à défricher, et par ce temps de crise, ils développeraient, plus encore qu'ils ne le font, cette sorte de colonisation intérieure du pays, si le Gouvernement provincial s'y prêtait.

Ces chapelets de paroisses, groupés autour de leur église, ont des centres de ralliement : leurs collèges, celui des Eudistes à Bathurst, le Collège Saint-Joseph, fondé en 1864 à Memramcook; leur Société nationale « L'Assomption » et sa filiale économique « L'Assomption mutuelle » dont le rôle est si important; leur journal, qui n'est malheureusement qu'hebdomadaire : « L'Évangeline » à Moncton; c'est cette dernière ville qui tend à devenir la métropole des Acadiens du Nouveau-Brunswick. Moncton, l'ancien « Le Coude » des Français, est comme la plaque tournante des relations par voie ferrée dans la province et même dans les trois provinces maritimes; c'est une des rares villes où les Acadiens sont déjà nombreux et où résident plusieurs de leurs dirigeants; c'est pourquoi Moncton se place à la tête du mouvement acadien et c'est là qu'on peut bien en observer les caractères, les tendances et la portée.

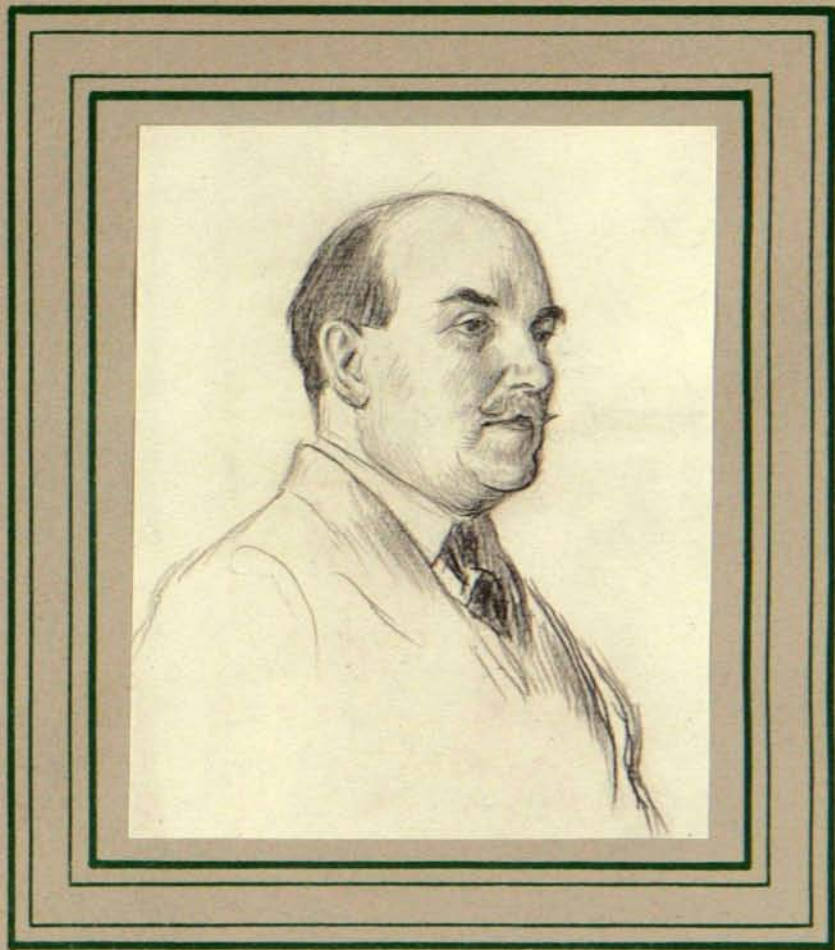
En résumé, depuis 1713, l'histoire des Acadiens des provinces maritimes marque quatre étapes : la persécution jusqu'en 1765, le sommeil jusqu'en 1864, le réveil depuis la fondation du premier collège acadien en 1864 à Memramcook, près de Moncton ; enfin la renaissance depuis la grande guerre.

Ce sont les collèges qui ont donné l'instruction indispensable pour que naisse enfin cette classe dirigeante de civils et de prêtres nécessaires à cette population découronnée de son élite ; bien qu'en nombre encore insuffisant, cette élite commence à se former de fils de cultivateurs qui ont travaillé dans ces collèges acadiens.

Mais une entrave très grave empêchait le développement de ce peuple : dans ces paroisses, le prêtre joue le rôle du seigneur au x^e siècle ; il est le chef, il est le plus cultivé, il a la plus belle maison, il défend et dirige ses ouailles ; or, jusqu'à une époque très récente, les évêques catholiques étaient de race irlandaise ou anglaise : ils proscrivaient le français, faisaient sentir un joug pesant sur les prêtres et imposaient le silence aux revendications acadiennes. Les Acadiens étaient de pauvres gens, dominés aisément ; tout s'alliait contre eux : le poids d'une race adverse, la force de la richesse détenue tout entière, sauf la terre, par celle-ci, l'autorité de l'épiscopat, la puissance du Gouvernement provincial.

Mais voici depuis la guerre la renaissance : les collèges ont formé des âmes, des cœurs et des caractères ; les jeunes hommes sentent que « le sang n'est pas de l'eau », qu'ils ont droit à une vie libre ; la pression de leur masse et la sincérité de leur foi, ainsi que l'aide des Canadiens français, fait triompher à Rome leurs revendications : le Pape nomme à Saint-Jean et à Chatham deux évêques acadiens, Mgr Le Blanc et Mgr Chiasson, à la place de Canadiens anglais ; la pierre du tombeau est ainsi levée et les Acadiens peuvent proclamer leurs volontés et affirmer leur nationalité.

Cette renaissance des dix dernières années, j'en ai vu le témoignage vivant : les Acadiens se sentent une nation, rameau de la nation française, et exigent le respect de leurs traditions ; frères des Canadiens français du Saint-Laurent, ils s'en distinguent et entendent maintenir la distinction ; leur patriarche, mort récemment, le Sénateur Pascal Poirier, enterré à Shediac, dont la Mission de France-Amérique a fleuri la tombe, entretenait des rapports d'amitié avec les Canadiens français vivant à Ottawa, mais il représentait un peuple différent. Si vous êtes sur les bords du Saint-Laurent, le Canadien français se dira « Canadien » sans plus et appellera « Anglais » les Canadiens



M. Henry BORDEAUX.

anglais; dans les provinces maritimes l'Acadien ne s'appelle ni « Acadien », ni « Canadien », mais « Français ». Son drapeau national n'est pas le drapeau canadien; sa fête nationale n'est pas la fête nationale canadienne; son hymne national n'est ni l'hymne national du Canada, ni celui des Canadiens français du Saint-Laurent; sa Société nationale n'est pas celle de Saint-Jean Baptiste, dans laquelle les Canadiens français se groupent surtout hors de Québec.

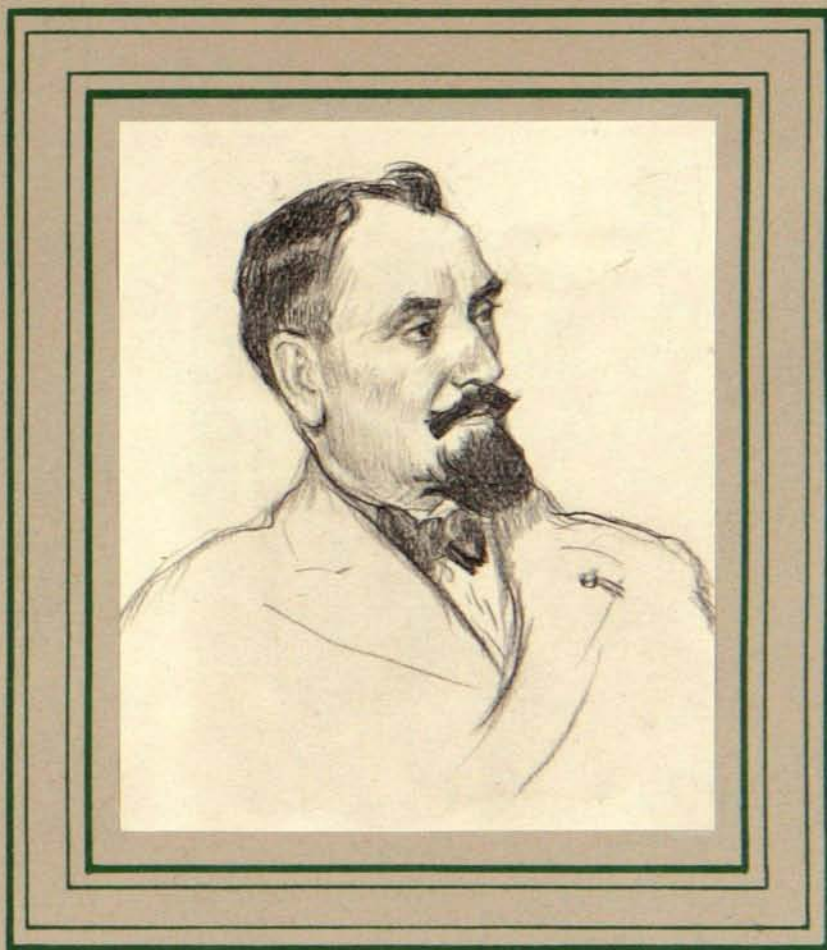
J'ai parcouru ces paroisses maritimes depuis la baie des Chaleurs au nord jusqu'au fort Beauséjour au sud, limite de la Nouvelle-Ecosse; j'ai assisté à leurs fêtes populaires; j'ai entendu les prêches des églises; j'ai vu la décoration de leurs paroisses; je me suis entretenu avec leurs dirigeants. Partout j'ai trouvé force, confiance, sagesse, espoir. Le drapeau qui flotte, c'est le drapeau français avec l'étoile d'argent piquée dans le bleu; le jour que l'on fête n'est pas le 14 juillet, mais le 15 août; le chant qui éclate spontanément, c'est l' « Ave Maris Stella »; et c'est dans les deux Sociétés nationales sœurs, l'Assomption nationale et l'Assomption mutuelle, que se réunissent tous les dirigeants acadiens dans les provinces maritimes et en Nouvelle-Angleterre.

En Nouvelle-Ecosse, le mouvement national est moins puissant, les Acadiens étant moins nombreux, plus disséminés, privés d'évêque de leur nationalité et du haut enseignement jusqu'à la fondation récente, par les Eudistes du beau Collège de la Pointe de l'Eglise, sur la rive sud du bassin des Mines; mais il est en progrès et depuis quelques mois les paroisses, surtout celles du Cap-Breton, se rapprochent, grâce aux routes et à l'automobile.

Dans l'île du Prince-Edouard, la situation est moins favorable; l'enseignement français y est très insuffisant et le concours de leurs frères du Continent sera nécessaire aux Acadiens isolés dans l'île.

Mais dans l'ensemble des provinces maritimes, le progrès est marqué; la force nationale des Acadiens commence à se faire sentir sur le terrain politique; deux Acadiens ont été Premier Ministre provincial; les Gouvernements tory du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, actuellement au pouvoir, ont choisi un Ministre parmi les Acadiens; le Parlement du Nouveau-Brunswick, sous la pression de ce sentiment national, a rendu la langue française obligatoire dans les écoles de la province.

Ce qui paraît le plus remarquable, c'est la nouvelle atmosphère que l'élite des Acadiens a créée : une atmosphère de sécurité et de fierté de race, un désir d'affermir et de développer la culture française. A un tel appel, la France ne peut répondre que par une aide fraternelle.



M. CONTENOT.

CHAPITRE VI

DOCUMENTS ANNEXES

1. — Au nom du Gouvernement Fédéral du Canada

*Discours de M. Philippe Roy, ministre
du Canada à Paris, à la Sorbonne.*

LA présence au milieu de nous, ce soir, des plus hautes autorités de la République française donne à cette dernière manifestation du quatrième centenaire de la découverte du Canada un éclat particulier.

Lorsqu'il s'est agi de fêter l'exploit de Jacques Cartier, par lequel la France créait au delà de l'Atlantique un nouveau foyer de sa civilisation, vous avez, Monsieur le Président de la République, accordé avec la plus grande bienveillance, votre haut patronage aux fêtes qui allaient être organisées et vous avez tenu à les clôturer aujourd'hui par un nouveau témoignage de votre sympathie. La nation canadienne en a été profondément touchée et vous exprime ici, par ma bouche, toute sa reconnaissance.

Et vous, Monsieur le Président du Conseil, que j'ai la joie de saluer comme Chef du Gouvernement après vous avoir salué comme chef de la délégation française au Canada, comment vous dirai-je l'impression qu'a laissée votre passage dans mon pays? Mes compatriotes reprochent parfois aux Français qui se rendent là-bas de ne pas les comprendre; mais vous, vous les avez compris, vous avez prononcé les mots qu'il fallait, vous les avez si bien gagnés qu'ils vous considéreraient volontiers comme des leurs. En leur nom à tous, je vous remercie vivement, ainsi que le Recteur de cette vieille et toujours jeune Sorbonne, M. Charléty, qui, en sa personne, associe à l'hommage rendu par les Canadiens à Jacques Cartier celui des Universités de France.

Je suis sûr d'être encore l'interprète du Canada tout entier — Gouvernement fédéral et provincial, autorités religieuses, Universités, associations patriotiques et foules anonymes — en exprimant leur gratitude à M. le Président Doumergue qui a voulu que la France fût représentée à ces fêtes par des délégués aussi éminents que M. Pierre-Etienne Flandin et M. Sébastien Charléty, et je n'oublie pas que nous devons aussi leur désignation au regretté ministre des Affaires étrangères d'alors, M. Louis Barthou.

Messieurs, je n'en finirais pas si je devais nommer et remercier tous ceux qui, de près ou de loin, ont collaboré au succès de ces fêtes franco-canadiennes. Je vois autour de

moi M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, qui présida la Mission nationale française; M. le ministre du Commerce, M. le Président du conseil municipal de Paris; je vois des représentants des groupements de médecins et d'avocats, qu'ils me permettent tous de les réunir dans une même pensée reconnaissante. Je tiens cependant à remercier d'une façon particulièrement chaleureuse les membres du Comité Jacques Cartier, et surtout celui qui en prit l'initiative et qui en fut pour ainsi dire l'âme généreuse : M. Gabriel Hanotaux.

Permettez-moi aussi de remercier les Dames françaises qui ont accompagné la mission au Canada.

Par vos charmes et votre grande distinction, vous avez été, Mesdames, des ambassadrices merveilleuses de la France, et les dignes représentantes des plus belles traditions de la famille française.

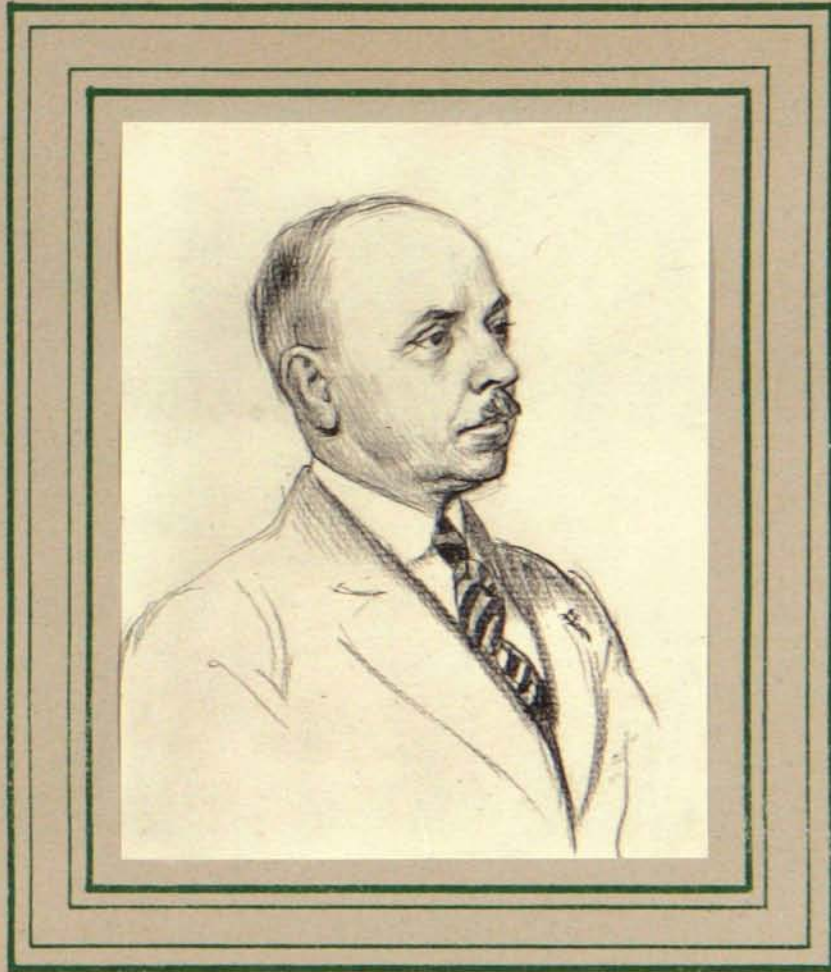
Je mets à vos pieds mes hommages respectueux et ceux de mes compatriotes.

Ainsi que l'on a pu en juger par les nombreux rapports qui ont paru dans la presse, ces manifestations ont obtenu le plus grand succès. Nous avons droit de nous en féliciter de part et d'autre. Mais faudra-t-il attendre un autre siècle pour retrouver le même enthousiasme par la célébration d'un nouveau centenaire et ne devons-nous pas plutôt essayer de développer entre nos deux pays un courant continu d'échanges et de vie? Je ne parle pas d'échanges matériels qui obéissent moins à la volonté des hommes qu'à leurs besoins, mais puisque nous sommes dans cette vénérable Sorbonne, n'est-ce pas que les liens intellectuels entre la France et le Canada se resserrent?

Je me réjouis de voir qu'une plus large place sera faite bientôt à l'histoire du Canada dans l'enseignement français. Car tout dépend de la curiosité des jeunes générations, et il nous semble qu'un pays neuf, qui leur rappelle la France par tant de côtés, est particulièrement susceptible de les intéresser. Une fois ce mouvement en train, il y aurait lieu de l'orienter, de le canaliser. Le Canada peut fournir la matière des études les plus variées : géologie, géographie, faune, flore, histoire, économie politique, littérature. Que de belles thèses de doctorat pourraient être présentées sur les sujets qu'offre le Canada! Et ainsi se constituerait en France un corps de spécialistes des choses canadiennes comme nous essayons nous-mêmes d'en créer pour les choses françaises en envoyant nos jeunes gens chez vous.

Tous ceux qui se sont rendus au Canada, cet été, ont pu s'en rendre compte eux-mêmes : rien ne vaut le contact personnel avec un pays, avec ses habitants, pour le bien connaître. Quelle que soit la valeur des livres, il y a une certaine intensité d'impression qu'un auteur réussit bien rarement à transmettre. Alors qu'un regard, une poignée de main, un simple mot y suffisent très souvent, surtout quand les origines sont communes. C'est pourquoi nous ne saurions trop favoriser les voyages de tourisme entre nos deux pays. Le temps n'est plus, heureusement, où la traversée de l'Atlantique était un exploit. Aujourd'hui, de véritables palais flottants offrent aux passagers tous les raffinements du luxe. La mode est aux croisières. Quelques jours de mer ne peuvent effrayer personne, lorsqu'à la joie de telles vacances, auxquelles on a bien le droit de penser, s'ajoute le sentiment de servir une idée, de renouer connaissance avec les membres de la grande famille française que les vicissitudes de la vie ont pu éloigner pendant plus d'un siècle, mais que l'on retrouve si fraternelle par le cœur.





Le Marquis D'ANDIGNÉ.

2. — Au nom du Gouvernement de la Province de Québec

Discours de M. Taschereau, premier ministre de la province de Québec, à Québec.

VOUS comprendrez mon émotion en vous accueillant dans notre vieille cité, et peut-être êtes-vous émus vous-mêmes. Nos rues étroites, notre parler, ces noms que vous lisez sur les boutiques, quelques vieilles chansons que vous aurez entendues réveillent-ils dans vos âmes françaises quelques chers souvenirs de la patrie lointaine ? Puissiez-vous trouver pendant quelques instants — charmants, j'ose le croire — une âme qui vive avec la vôtre, un cœur qui batte à l'unisson de vos cœurs français...!

Québec, berceau de la patrie canadienne, est perché sur ce rocher témoin des premiers exploits, des rudes combats, puis des déceptions, des victoires et des jours sereins que nous vivons maintenant. Au pied de notre promontoire coule silencieusement le grand fleuve que sillonnent les géants modernes, au loin s'étendent des campagnes fertiles et voyez ces petites maisons grises qui abritent une population heureuse. N'est-ce pas la Bretagne et la Normandie ? Puis, écoutez résonner notre parler, le vôtre, voyez le tricolore flotter au vent des jours de fête, puis sachez comment nous appelons tout ce qui encercle Québec : c'est Lévis, Montmorency, Saint-Malo, Laval, Orléans, Beauce, Lotbinière, Lorette, Port-Neuf, et notre devise est : « Je me souviens ».

Vous êtes assemblés ce soir sur les ruines du vieux château des gouverneurs français. C'est ici qu'abordèrent les grands découvreurs, les pionniers que la main mystérieuse de la Providence conduisait vers l'inconnu. C'est du pied de notre rocher que partirent ces pionniers de la civilisation et de la foi à la conquête des plaines de l'ouest, des Grands Lacs et même des Etats-Unis. Doués d'une vision prophétique, ces vaillants apôtres fondèrent des postes qui sont aujourd'hui des grandes villes canadiennes et américaines. Plus de trois siècles ont passé depuis et maintenant c'est l'heure de la moisson ; nous recueillons ce que ces semeurs ont jeté dans les sillons qu'ils ont tracés.

Et qu'avons-nous conservé de ce que nous ont légué nos ancêtres ? La langue, oui certes, elle n'est pas douce, musicale et pleine de charme comme celle qui s'échappe de vos lèvres, vous vous en apercevez peut-être en m'écoutant, mais nous faisons de notre mieux pour qu'elle vive, et elle vivra.

Les lois : notre code civil reproduit presque textuellement le code Napoléon, Pothier, Larombière, Demolombe, Laurent sont nos compagnons de travail et votre jurisprudence guide la nôtre ; les arrêts de vos tribunaux font autorité chez nous.

Les coutumes : elles sont belles et touchantes, et nos paysans les ont conservées dans toute leur saveur. Visitez nos foyers ruraux, c'est le respect des vieux, le cercle jamais trop grand des petites têtes blondes, les tout petits qu'on berce au rythme de vieilles ballades qui ont traversé la mer il y a trois siècles, puis le culte toujours vivant du vieux pays : « Je me souviens ».

La foi : les touchantes manifestations de Gaspé vous en ont dit l'origine ! Puis, vous avez traversé nos campagnes et vous avez vu mille clochers autour desquels se grou-

pent de paisibles maisonnettes. C'est là le secret, le miracle, dit-on parfois, de notre survivance. A l'ombre des clochers de ces églises qui font parfois sourire, ou peut-être pleurer ceux qui ont le sens de l'architecture, dorment les aïeux ; ils ont cru que le dernier jour n'était pas la fin, mais bien le commencement de quelque chose de meilleur. Toute notre force nationale, notre résistance à l'absorption est là. Ce sont nos petits clochers qui ont dit, bien avant Verdun : « Ils ne passeront pas ».

Mais tout cela eût été impossible si nous n'avions trouvé dans l'Angleterre une protectrice généreuse de ce que nous aimons et voulons conserver ; c'est pourquoi nous lui donnons toute notre loyauté. L'entente cordiale entre les deux races qui se partagent Québec régnait ici bien avant qu'Edouard VII ne l'eût cimentée avec vous. C'est dire que les deux grands peuples que sépare la Manche peuvent s'entendre et se faire confiance mutuelle pour guider l'humanité dans les jours difficiles que nous traversons.

Je veux aussi, en terminant, remercier cordialement les Etats-Unis de la part sympathique qu'ils ont prise à nos fêtes.

Hier à Gaspé nous avons été profondément touchés d'entendre le représentant de la grande république rendre hommage, en notre langue, à la mémoire de Cartier.

Mesdames et Messieurs, au nom du Gouvernement de Québec, je lève mon verre à nos hôtes.



3. — Au nom de l'Église Catholique au Canada

*Discours du Cardinal Villeneuve, archevêque
de Québec, à bord du "Champlain", à Québec.*

JE me lève comme cardinal-archevêque de Québec, Grand-Croix de la Légion d'honneur.

L'autre jour, à Gaspé, j'exprimais le tressaillement de nos âmes et la douceur de nos émotions à voir la France ainsi nous revenir.

Jamais, je crois, depuis que le drapeau français « ferma son aile blanche et repassa les mers », elle n'avait refranchi le large océan par une délégation aussi nombreuse, aussi nuancée des reflets multiples de l'esprit français, diamant aux vingt facettes, ni porteuse de sentiments plus harmonieux.

Sans doute, Messieurs, les soucis politiques évanouis avec 1763 dorment à jamais dans l'histoire. Mais à part les cadres de gouvernement, il est tant d'autres façons d'attacher les groupements humains ! Entre ce que vous représentez d'esprit, Messieurs, de civilisation, de sentiments et de parure, et ce que nous sommes restés fidèlement, malgré tant d'obstacles et tant de blessures, il y a plus que des analogies, il y a une parenté d'âme. C'est elle qui vous ramène, c'est elle qui nous fait vous ouvrir les bras.

C'est elle évidemment qui a inspiré au gouvernement de la République française d'envelopper de ses couleurs ma poitrine et d'y faire éclater la croix d'argent au visage de France.

Votre gouvernement ne se donne point la mission, je le sais bien, de juger par là ma doctrine ni ma profession religieuse. Mais on souffrira que je le dise, je me souviens du mot d'un de vos écrivains : « Dans le corps de l'homme, il y a huit litres de sang : dans le cœur d'un Français, sur ces huit litres il y a toujours au moins une goutte de sang qui croit en Dieu » (René Bazin). C'est sûrement à la mission spirituelle que je représente que s'adresse d'abord l'hommage de cette grand'croix. Puis, c'est au clergé qu'il va, à ce que le clergé de la nouvelle France a transporté ici d'influence morale sous l'enveloppe des traditions françaises, et d'amour pour le pays de Jeanne d'Arc, de Jacques Cartier, de Foch et de Lyautey.

A ce titre, Messieurs, malgré ma confusion et mon impéritie, j'ai saisi avec empressement ce trop généreux et magnifique honneur, et j'ai baisé avec tendresse la croix qu'on a mise sur mon cœur.

Dans ce cœur, présentement, je sens battre le cœur de Montmorency-Laval, au monument duquel, tout à l'heure, vous portiez une couronne, le cœur de ces Jésuites, de ces Sulpiciens, de ces Franciscains, de ces prêtres du Séminaire de Québec, qui ont jeté sur nos bords à larges mains les semences de vie surnaturelle et de dignité morale, lesquelles ont fait notre race, accompagnant, suivant, précédant même parfois les courageux découvreurs jusqu'aux confins de la Baie d'Hudson ou de la Louisiane.

Je sens battre le cœur de ces Ursulines et de ces Hospitalières, de ces filles de la Congrégation qui ont moulé le cœur de nos mères et y ont déposé une inaltérable charité.

Je sens battre, aussi, Messieurs, le cœur d'un Mgr Briand, lequel, dans un éclair de son génie, aura compris, une fois l'allégeance changée, que désormais sur ce territoire il ne restera plus qu'à faire des anciens sujets de France de loyaux sujets Britanniques en des esprits restés français.

Je sens battre le cœur de tant d'évêques, de tout ce clergé, de toutes ces communautés religieuses qui, pendant trois siècles, par tant de sagesse et de discrétion, par tant de courage et de fermeté, sans jamais forfaire à la foi des traités, a cependant conservé l'âme de France par des institutions inébranlables.

Je songe, en particulier, à ces provinces lointaines, où le verbe de France, malgré tout, fait entendre, grâce aux prêtres et aux sœurs, sa foi et sa chanson.

Je songe à ces missionnaires, à ces Oblats, les Grouard, les Breynat, les Turquetil, et tant d'autres, décorés eux aussi des palmes d'honneur françaises et dont je résume, à cause de ma condition et de leur héroïsme, toute la gloire en ma grand'croix.

Ce sont eux tous, c'est tout cela que je vois honoré en moi, et c'est à cause de cela, Messieurs, que j'applaudis au grand geste de votre France.

Je salue le clergé français de là-bas, qui n'a cessé de venir nous enflammer, pensant à la parole de Mgr Baunard : « Quand Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, il l'allume d'abord dans le cœur d'un Français. »

Je sens que cette étoile qui scintille à ma poitrine, elle est grande comme l'honneur de France et qu'elle s'étend sur le cœur tout entier du Canada français.

Messieurs, je recueille l'honneur, je vous le paierai en amour.





M. CANGARDEL.

4. — Au nom du Gouvernement Français

*Discours de M. P.-E. Flandin,
Représentant le Gouvernement français,
aux Fêtes Nationales Canadiennes de Gaspé.*

A la fin du XV^e siècle, l'Europe était tout entière secouée par la découverte du Nouveau Monde. Christophe Colomb avait abordé des terres inconnues dès 1492. Au cours des trois voyages qui suivirent, il ne reconnut pas seulement les îles de la mer des Antilles, mais en 1498 il toucha la terre ferme du Continent américain. Après 1500, le Brésil était visité par des navigateurs espagnols, portugais et français. Cependant, et peut-être même avant cette époque, d'humbles pêcheurs basques, normands et bretons pratiquaient couramment la pêche de la morue et de la baleine sur le grand banc de Terre Neuve et sur des côtes inconnues, probablement celles de la Gaspésie.

Mais l'honneur devait revenir à Jacques Cartier, dans les trois voyages qu'il entreprit en 1534, 1535 et 1541, d'aborder et de reconnaître le Saint-Laurent, cette artère par où le Canada allait bientôt recevoir le sang de la race blanche.

C'est donc à bon droit que le Gouvernement et le peuple canadiens ont décidé de fêter, après quatre siècles écoulés, celui qui fut indiscutablement à l'origine d'un foyer nouveau de notre civilisation.

Parti de Saint-Malo le 20 août 1534, avec deux navires de 60 tonneaux et 61 hommes d'équipage, Cartier, après avoir relâché au cap Bonavista, qui servait alors de centre aux pêcheurs de Terre Neuve, contournant cette île par le nord, pénétrait par le détroit de Belle-Ile dans le golfe du Saint-Laurent, reconnaissait la côte aride et désolée du Labrador, parcourait encore pendant 4 mois 1/2 le golfe, passant à l'ouest des îles de la Madeleine, longeant l'île du Prince Edouard et les côtes du Nouveau Brunswick; entraît le 3 juillet dans une baie qu'il baptisait Baie des Chaleurs, débarquait 10 jours plus tard devant la baie de Gaspé et, selon la coutume européenne, prenait possession du pays en élevant une croix en bois, ornée d'un écusson fleurdelisé portant l'inscription : Vive le Roi de France. C'était le 24 juillet 1534.

Et nous voici, 400 ans plus tard, assemblés sur cette même terre, que foulèrent autrefois avec tant d'allégresse sans doute nos ancêtres français, nous, leurs descendants attardés sur le Continent européen, qui avons traversé l'Atlantique pour vous rencontrer aujourd'hui, vous, leurs héritiers, qui êtes venus de tous les Etats de l'immense Dominion pour commémorer dans un esprit de fraternelle union une grande date de l'histoire du monde.

Qui était Cartier? Ses biographes précisent l'année de sa naissance et celle de sa mort, situent sa famille et sa maison natale, décrivent ses voyages, et les portraits du temps restituent son image. Mais quelle était son âme? Je ne crois pas qu'elle ait été bien différente de celle de tous ces marins de Saint-Malo qui, aujourd'hui encore, tentent la grande aventure de la mer. Ils portent en eux le goût de la découverte et l'instinct des forces de la nature. Ainsi, nous ne célébrons pas seulement un froid anniversaire historique, mais nous magnifions en même temps le symbole des vertus du peuple canadien. Cartier, coureur des mers, n'a-t-il pas inspiré tous ces coureurs des bois qui, après lui, par la vallée du Saint-Laurent, gagnèrent les Grands Lacs, puis les uns par la vallée du Mississipi, le golfe du Mexique, et les autres par les prairies de l'Ouest, les espaces immenses où tous les jours il faut encore que vos fils domptent la nature pour lui arracher le pain de la vie.

Je ne sais rien de plus émouvant que de découvrir les origines des nations. Sur notre vieux Continent elles se perdent dans le mystère de la préhistoire. Mais vous, vous pouvez refaire votre histoire maison par maison et presque homme par homme. Et je pense d'abord à ces 8.000 Français dont procèdent les 3.000.000 d'Acadiens et de Canadiens français actuellement vivants. Quelle force était donc en eux pour qu'ayant résisté au froid, à la faim, à la maladie, à la misère, aux combats contre les sauvages et hélas ! contre leurs frères blancs, ils aient engendré une race qui, malgré les vicissitudes et les épreuves, s'épanouit aujourd'hui en pleine vigueur ?

Reconnaissons en toute objectivité les forces de l'idéal chrétien. Quand ils se sentaient abandonnés de tout, et de tous, ils entretenaient en eux cette flamme qui éclairait leur mission humaine : le service de Dieu. Leur religion héritée de leurs pères s'exprimait dans la langue de leurs prières et ils ne voulaient pas en changer. Maintenant qu'est aboli à jamais le temps des persécutions, rendons hommage à ceux qui surent défendre sans désespérance le patrimoine commun des fils spirituels de la France : cette langue qui, dans le libre épanouissement de nos rameaux raciaux indépendants, rapproche nos origines et soutient nos destins, forme nos cerveaux et fait vibrer nos cœurs. La vie, pour chacun de nous, commence par une chanson et finit dans une prière. Nos mères et les vôtres nous les ont chantées au premier jour et nos fils nous réciteront à notre dernière heure les mêmes oraisons. Point n'est donc nécessaire que j'évoque longuement ici tout ce qui nous unit. Mais, dans toutes les familles, les enfants se dispersent pour faire leur vie, et chacun se constitue son patrimoine matériel et moral. Il en est des peuples comme des individus. Ne croyez pas que les Français de France prétendent à une primauté de droit d'aïnesse, même à l'égard des Canadiens français. Ils savent que depuis quatre siècles une terre, un climat, une histoire, qui vous sont propres, ont créé une nation canadienne, que vous servez avec passion, que vous revendiquez avec orgueil. D'abord ennemis, vous êtes devenus les associés de ces fils du Royaume Uni de Grande Bretagne, qui, eux aussi, et par une évolution comparable, ont comme vous versé au creuset canadien cette coulée humaine, dont sort sans cesse le bronze vivant, où ne se reconnaissent plus les éléments qui le forment, tant ils se sont solidement agrégés. Agrégés et non mêlés, car, par une singulière et peut-être unique formation historique, votre peuple s'épanouit sur deux troncs qui puisent leur sève dans le même sol, mais s'épanouissent également libres et, bientôt sans doute, également forts.

Et dans un temps où il semblerait que le déchaînement des particularismes menace la grande paix des hommes de bonne volonté sur la terre, nous trouvons chez vous le réconfort de la conciliation humaine. Quelle y est la somme de la fidélité et de la mesure françaises d'une part, et de l'autre de la loyauté et du réalisme britanniques ? A quoi bon l'analyser : le résultat seul compte qui nous offre le vivant symbole de la force d'une union qui, dans les plaines de Vimy, a peuplé d'héroïsme la défense d'un idéal commun.

Nos générations n'identifiaient plus, à la suite sans doute d'un usage longtemps paisible, la valeur réelle sous l'abstraction des mots de la liberté et de la justice : ces éternelles blessées de l'espérance humaine.

Et voici, comme il fallait s'y attendre, que dans le désordre d'une lutte pour la vie plus difficile après la destruction stupide de tant de richesses accumulées par les générations dont nous étions comptables, la race blanche est menacée de perdre ces conquêtes spirituelles, qui ont commandé pourtant l'établissement de son empire sur la terre.

Lorsque nous célébrons donc comme aujourd'hui, sous le signe de la croix de Gaspé, l'idéal qui nous fut légué, songeons aux devoirs humains qui nous attendent, resserrons ces liens déjà tendus par la reconnaissance des sacrifices communs du passé et renforçons-les pour amarrer la paix aux rivages de ces coureurs d'idéal que nous sommes.

C'est le vœu que m'a chargé de vous exprimer au nom du peuple français le Gouvernement de la République.



Le Marquis de CRÉQUI-MONTFORT.

5. — Au nom de l'Université de Paris

*Discours de M. Charléty, de l'Institut,
Recteur de l'Université de Paris, à la Sorbonne.*

SI j'obéis à l'invitation de M. le Président, c'est moins pour prendre la parole que pour m'excuser de ne point la prendre. Les circonstances qui m'ont conduit à accepter une mission de quelques semaines à l'étranger m'ont permis de revenir juste à temps pour ne point manquer ce rendez-vous franco-canadien ; mais elles ne m'ont pas laissé le loisir nécessaire pour le célébrer dans des termes dignes de l'objet qu'il s'est proposé. Ceci est la fête du Souvenir et de la Reconnaissance. Le souvenir reste incomparable, sans commune mesure avec aucun de ceux que nous pouvons les uns et les autres garder comme étant une noble fierté dans notre vie errante ou sédentaire. La reconnaissance, comment la dépeindre, comment l'exprimer devant tous ces compagnons de voyage, qui en portent aujourd'hui témoignage, et sauront au premier jour trouver l'occasion de la montrer.

Que d'autres donc prennent le soin de traduire nos communes pensées et notre commune émotion. Je ne veux pour ma part que remercier ceux qui, dans notre mission, ajoutèrent à une cordialité pleine de charme cette élégante décision de choisir, pour commémorer ces jours heureux, notre vieille et bien-aimée Sorbonne. C'est dire à nos frères canadiens comme à leurs amis français, dans le langage le plus clair, que si les liens politiques sont à jamais rompus entre le Canada et nous, c'est une raison de plus pour croire à l'éternité des liens spirituels. Nous avons vu là-bas les uns et les autres, nous avons visité les Universités canadiennes. Etant en vacances, elles ne donnaient évidemment pas le spectacle de leur activité coutumière. Mais nous savons par tant de témoignages l'hospitalité qu'elles donnent à la science et aux lettres françaises. Nous avons pu voir avec quelle ferveur, dans un commun amour des choses de l'esprit, travaillaient les savants, les médecins, les juristes, les lettrés de nos deux pays ; sans doute convenait-il de le dire, de s'en souvenir et d'en tirer quelque orgueil.

Ces sentiments de fraternité donnent à l'Université de Paris le privilège d'être à quelque degré un lien et un symbole, de représenter à la fois les plus anciennes et les plus touchantes des traditions nationales, solides et profondes comme les amitiés entre les hommes.

C'est cela seulement que je voulais dire, c'est cette fraternité intellectuelle qui me justifie d'avoir rompu pour quelques instants un silence que je n'aurais pas dû troubler. Dans cette maison où nous croyons à la durée, à la puissance des œuvres de l'esprit, nous ne jugeons pas le monde sur les misères et sur la sottise du temps présent. Nous avons conscience que, dans une planète où des deux côtés de l'Atlantique le bon sens de la vieille et de la nouvelle France auront repris leur crédit dans le monde, le travail en commun sera quelque chose de grand. L'espoir n'étend ses ailes d'or que sur les espaces infinis. Espérons. Travaillons.



6. — Au nom du Comité France-Amérique

*Rapport général sur la Mission par
le Marquis de Créqui-Montfort,
Délégué général de la Mission
Nationale Française.*

LE « succès » de la mission est dû au travail, persévérant depuis plus de 20 ans, du Comité France-Amérique, et à la préparation minutieuse de la mission, pendant plus d'une année, par les membres canadiens et les membres français du « Comité National Jacques Cartier ». Il a été remporté par la Délégation la plus brillante et la plus représentative qu'il m'ait été donné de voir jusqu'ici : dès le début, grâce à leur maîtrise, tous se sont mis à la hauteur d'une tâche, dont il était difficile pour beaucoup d'imaginer, à l'avance, toute l'ampleur et la portée.

Sous le signe dominateur de la Croix de granit, Gaspé reçut le pieux et solennel hommage, rendu par tous, à la foi de Cartier qui fonda, à la foi canadienne qui maintint.

Tout le passé, c'est-à-dire l'histoire, les traditions, le patrimoine commun, reçurent à Québec leur émouvant tribut.

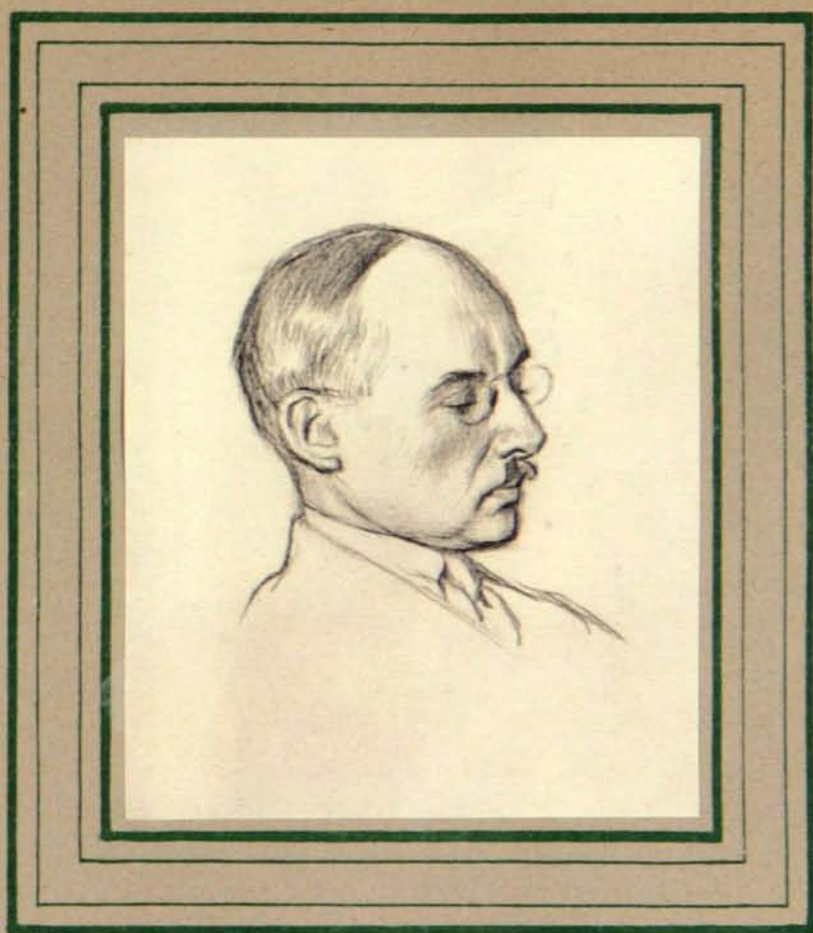
A Trois-Rivières, on assista en quelque sorte à l'explosion du souvenir français, c'est-à-dire du culte passionné de la vieille France, en même temps qu'à la reconstruction d'un foyer moral commun.

La soirée du Parc Lafontaine à Montréal fut vraiment une apothéose : une foule immense, compacte, mais cependant disciplinée dans l'ardeur contenue de ses sentiments, consacra, en l'amplifiant et en le généralisant, l'accueil enthousiaste fait à la Mission jusqu'alors.

Mais nous ne rapportons pas uniquement d'inoubliables souvenirs franco-canadiens. Des résultats pratiques sont acquis. Des croisières régulières, admirablement organisées par la Transatlantique, sont décidées ; des rapports et des échanges de tout ordre, amorcés. Nombreux sont les rendez-vous déjà pris à Paris en 1937. Le Canada et la France se sont définitivement retrouvés et rejoints sous le regard bienveillant de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, confiants dans la fidèle loyauté de la France à ses amis.

Une Mission anglaise et une Mission américaine nous accompagnaient, en effet, pendant les fêtes. Après nous avoir démontré que des amis sincères et éclairés peuvent tout entendre, tout se dire et tout comprendre sous le signe de l'amitié, elles ont tenu à sceller avec nous une amitié invulnérable à Niagara, où le vieux fort français, reconstruit par l'Amérique, verra désormais flotter les trois drapeaux unis des quatre Nations.

De ce pèlerinage commun, les Etats-Unis surent tirer la conclusion logique à Rochester le 6 septembre. Ils y célébrèrent en l'honneur de la Mission française l'anniversaire de la première bataille de la Marne, celui de la naissance de La Fayette, et y apposèrent une plaque commémorative, dont voici le texte :



M. Gabriel LOUIS-JARAY.

AUX HÉROS DE FRANCE,
SOLDATS, MARCHANDS, PRÊTRES,
AUX NOMS RETENUS OU OUBLIÉS,
QUI, LES PREMIERS,
EXPLORÈRENT NOTRE CONTINENT
DE QUÉBEC AU GOLFE DE MEXIQUE,
BRAVANT LA MORT
A TRAVERS DES PÉRILS INNOMBRABLES,
OUVRANT LA VOIE
AUX PIONNIERS AMÉRICAINS

Jacques Cartier, La Salle, La Fayette, avaient révélé, une fois encore, à des Français, les précieux et nombreux trésors que recèle leur histoire.

Tous nos missionnaires rapportent précieusement de ce beau et fécond voyage un amour plus grand, si possible, de la mère-patrie, en même temps qu'une réconfortante confiance dans le destin de la race, qui au Canada a résisté victorieusement à toutes les épreuves.



7. — Au nom de la Compagnie Générale Transatlantique

*Discours de M. Cangardel, Directeur
général, à bord du Champlain, à Québec.*

CEST la voix du Président de notre Compagnie, M. le Gouverneur Général Olivier, que vous deviez entendre ce soir. Retenu à Paris, après un long voyage d'inspection aux Antilles, en Amérique Centrale et en Amérique du Nord, mon éminent Président m'a délégué pour le représenter auprès de vous. Trois de mes collègues du Comité de direction de notre Société ont bien voulu se joindre à moi : M. Hermann du Pasquier, Président du Port autonome du Havre ; M. Marie, Ingénieur en chef du Génie Maritime, et M. Laure, Inspecteur des Finances.

Je ressens vivement l'honneur de parler au nom de la Compagnie Générale Transatlantique à Québec et de recevoir, sur le « Champlain », les éminentes personnalités qui ont bien voulu répondre à notre invitation.

Lorsque nous avons lancé le « Champlain », nous avons évoqué avec sa marraine, Madame Germain-Martin, le voyage d'aujourd'hui, où dans les eaux du Saint-Laurent notre belle unité devait trouver un nouveau baptême.

Monsieur le Président du Conseil des Ministres du Canada, Son Excellence M. Bennett, a, dans un magnifique langage, parlé des petits navires de Jacques Cartier « chargés mystérieusement des lourdes et glorieuses destinées de la race française sur ce Continent ». Plus modestement, notre voyage continue celui de l'homme dont nous célébrons la mémoire.

Le « Champlain » est une parcelle du territoire national et c'est une véritable fierté pour nous qu'une Délégation française si remarquable se soit trouvée chez elle sur un paquebot portant notre pavillon.

A Jacques Cartier et à Champlain nous devons de ne pas démeriter et de témoigner plus que jamais de la persistance de notre vocation maritime.

On vous a peut-être dit que la France, terrienne par la majorité de sa population, se détournait de la mer : c'est une erreur. Nous savons qu'une grande nation donne par sa flotte de commerce la plus sûre preuve de sa vitalité. Vous l'avez bien compris, au Canada, puisque nous admirons le développement de votre principale entreprise de navigation, dont les paquebots récents peuvent être considérés comme des modèles. Notre ambition est d'être un miroir fidèle de la France d'aujourd'hui : j'espère que vous la retrouvez ici dans le style de l'ameublement, dans la grâce du décor et surtout dans les qualités de ce personnel à qui je suis heureux de rendre hommage, car il perpétue les meilleures traditions de notre population maritime.

Dans cette province de Québec, née de l'activité de nos marins, nous vous devons ce témoignage. Sur les diverses mers du monde, nos lignes maritimes constituent un réseau complet d'influence française. La part de la Compagnie Générale Transatlantique est belle dans ce vaste domaine, puisque notre ligne du Havre à New-York est l'artère principale qui fait communiquer, sous pavillon français, le continent américain et l'Europe.

Beaucoup de Canadiens, et des plus illustres, connaissent les paquebots qui ont développé encore la réputation de cette ligne : « De Grasse », « Paris », « Ile-de-France », « Lafayette », « Champlain ». Série unique, où chaque création nouvelle marquait un progrès, et qui fut constituée après la guerre par M. Dal Piaz. « Normandie », le dernier construit, fera son premier voyage au mois de juin de l'année prochaine. Ce magnifique paque-

bot, le plus grand et le plus rapide de toutes les unités aujourd'hui en service, raccourcira d'un jour la traversée de l'Atlantique et contribuera au rapprochement des peuples. Il apportera au monde la vision de ce que l'art de nos ingénieurs et de nos architectes sait créer de plus achevé.

Mais, me direz-vous, pourquoi nous offrir seulement des départs de New-York et pourquoi abandonner le Saint-Laurent, où tant de Français de cœur vous attendent?

Je ne ferai pas l'historique complet de nos services maritimes sur le Canada. C'est pour votre trafic que la Compagnie Générale Transatlantique a créé en 1905 le type des paquebots à classe unique « Niagara », « Rochambeau » : chacun de ces noms rappelle aux vieux Canadiens des traversées heureuses. La guerre a bouleversé cette organisation ; la suppression complète de l'émigration, la crise mondiale, ont fait le reste.

Aujourd'hui, à l'occasion des fêtes de Jacques Cartier, nous remontons votre large fleuve avec plus de 700 passagers français. Ce retour ne doit pas être sans lendemain. Il est le prélude d'une reprise d'activité que nous espérons féconde. Nous voulons amener l'an prochain en France, aux sources provinciales de vos familles, un grand nombre de Canadiens, et revenir à Québec avec beaucoup de Français. Nous voulons rapprocher votre jeunesse de la nôtre, créer des liens entre nos élites. Pour la réalisation de ce programme nous envisageons quelques voyages d'été, annoncés d'avance et liés à toute une organisation de tourisme.

Je m'adresse à un peuple jeune mais sage, chez qui la hardiesse se tempère de prudence. Vous comprendrez que, désireux de réussir, nous ne soyons pas plus ambitieux que ne le comportent une situation difficile et une crise qui n'est pas résolue. Nous reviendrons, et j'espère qu'à chaque étape vous marquerez un progrès.

C'est par cet « au revoir » que je termine, heureux si nous pouvons, fidèles à notre rôle traditionnel, être l'un des principaux messagers de la France vers ces rives fécondées par le génie français.



8. — Le Comité National français, son appel à la France

a) APPEL A LA FRANCE DU COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS

En juillet-août 1934, il y aura quatre siècles qu'un Français envoyé par François I^{er}, Jacques Cartier, ayant fait voile pour les rivages nouveaux, aborda en Amérique du Nord, y apporta la civilisation française et fonda le Canada.

Ses deux navires allèrent en vingt jours de Saint-Malo à Terre-Neuve; après avoir accosté au Labrador, ils abordèrent près de l'embouchure du Saint-Laurent, en face de Gaspé; CARTIER prit possession, par un acte solennel, de la Nouvelle-France.

Le 34^e jour dudit mois, nous fîmes faire une croix de 30 pieds de haut, qui fut faite devant plusieurs d'entre eux (les Hurons), sur la pointe de l'entrée du Havre; sous le croisillon, nous mîmes un écusson en bosse à trois fleurs de lys et dessous un écriteau en bois gravé en grosses lettres de forme où il y avait « Vive le Roy de France », et nous plantâmes cette croix sur ladite pointe devant eux, qui la regardaient faire et planter.

(Relation de JACQUES CARTIER)

C'est sur cette pointe de Gaspé que commenceront, en août 1934, les fêtes par lesquelles le Canada, qui se souvient, commémorera le 4^e Centenaire de sa fondation et de la naissance de la civilisation européenne en Amérique du Nord.

Le Comité National Français, créé sur l'initiative du Comité France-Amérique, y associera la France. Le Comité ne demande le versement d'aucune cotisation obligatoire. Il favorisera toutes les initiatives particulières ayant le même dessein et se mettra en rapport avec les Villes, les Associations et les familles ayant eu des rapports avec le Canada. Il les groupera et organisera, en août 1934, une croisière pour participer aux cérémonies qu'organiserait le Comité Canadien; il espère pouvoir refaire, à cette date, les voyages de Jacques CARTIER, en suivant un itinéraire analogue : France, Gaspé, le Saint-Laurent, Tadoussac, Québec, Trois-Rivières, Montréal; il demandera aux Villes et Institutions, ainsi qu'à ces familles, de se faire représenter à cette mission du souvenir.

La commémoration de cet événement, — la première grande date franco-américaine de l'histoire — sera chère aux Français qui voudront en célébrer le quatrième Centenaire.

b) COMITÉ DE PATRONAGE

Président : M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Membres :

MM. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL.
LE MINISTRE DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES.
LES MARÉCHAUX DE FRANCE.
LE CARDINAL ARCHEVÊQUE
DE PARIS.

MM. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL
GÉNÉRAL DE LA SEINE.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL
MUNICIPAL DE PARIS.

c) BUREAU DU COMITÉ

PRÉSIDENT :

M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française, Président du Comité France-Amérique.

PRÉSIDENT-ADJOINT :

M. le Sénateur HONNORAT, ancien Ministre, Président de la Cité universitaire.

VICE-PRÉSIDENTS :

Mgr BAUDRILLART, de l'Académie française, Président du Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger.

M. FRANÇOIS CARNOT, Administrateur des Gobelins.

M. CHARLETY, de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris.

M. le Professeur HARTMANN, de l'Académie de Médecine, Président de l'A. D. R. M.

M. CHARLES GUERNIER, Ancien Ministre, Professeur agrégé de la Faculté de Droit, Député de Saint-Malo.

Amiral LACAZE, Ancien Ministre, Président de l'Exposition rétrospective canadienne.

Duc DE LEVIS MIREPOIX, Président de la Section France-Canada du Comité France-Amérique.

Comte DE RAMEL, Député, Président du Groupe parlementaire franco-canadien.

M. DE SAINT-AUBAN, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Paris.

Professeur SERGENT, de l'Académie de Médecine, Président du Comité français de Propagande pour le Congrès des Médecins au Canada.

TRÉSORIER :

Marquis DE CREQUI-MONTFORT.

MEMBRES :

M. JACQUES BARDOUX, de l'Institut.

M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.

Comte ROBERT DE CAIX DE SAINT-AYMOUR

M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française.

M. GEORGES GOYAU, de l'Académie française.

M. LOUIS HOURTICQ, de l'Institut.

M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française.

Marquis DE MONTCALM.

Marquis DE ROCHAMBEAU.

M. ANDRÉ SIEGFRIED, de l'Institut.

M. FORTUNAT STROWSKI, de l'Institut.

d) COMMISSION EXÉCUTIVE

G. L. JARAY, Président; — Marquis de CRÉQUI-MONTFORT, Trésorier; — MM. André GILBERT; — Etienne GILSON; — Professeur HARTMANN; — Olivier JALLU; — Duc

de LEVIS MIREPOIX; — Marquis de MONTCALM; — Marquis de ROCHAMBEAU; — Firmin ROZ; — F. STROWSKI; — Professeur SERGENT.

e) COMMISSION DES DAMES

La Duchesse de LEVIS MIREPOIX, Présidente; — La Marquise de MONTCALM, Vice-Présidente; — Comtesse ALLARD du CHOLLET; — Princesse de BEAUVAU-CRAON; — Duchesse de BROGLIE; — Comtesse M. de BRYAS; — Comtesse de CHABANNES LA PALICE; — M^{me} CLERC; — Marquise de CREQUI-MONTFORT; — Princesse François de CROY; — Marquise de CRUSSOL; —

M^{me} Dal PIAZ; — M^{me} GIROD DE L'AIN; — M^{me} HARTMANN; — M^{me} JALLU; — Duchesse de LA ROCHEFOUCAULD; — Maréchale LYAUTEY; — Comtesse François de RAMEL; — Princesse de ROBECH; — M^{me} Firmin ROZ; — Baronne de SCORBIAC; — M^{me} SERGENT; — Comtesse Robert de VOGUÉ.

9. — La mission nationale française au Canada

a) LISTE DE LA REPRÉSENTATION DE LA FRANCE AU IV^e CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU CANADA

GOUVERNEMENT FRANÇAIS

M. P.-E. FLANDIN et M. CHARLÉTY, hôtes du
Gouvernement Canadien et du Comité
National Canadien.

MARINE FRANÇAISE

Le Contre-Amiral DE PONTEVÈS et les Officiers
des trois navires de guerre : *Vauquelin*,
d'Entrecasteaux et *Ville d'Ys*.

MISSION DU COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS

Organisée par le Comité France-Amérique;
elle est composée des Institutions suivantes,
qui ont désigné officiellement chacune leur
délégation :

INSTITUTIONS REPRÉSENTÉES PAR DÉLÉGUÉS OFFICIELS (par ordre alphabétique)

- 1^o *Académie Française.*
M. Henry BORDEAUX.
- 2^o *Académie des Sciences morales et politiques.*
M. STROWSKI.
- 3^o *Académie des Beaux-Arts.*
M. Georges LEROUX.
- 4^o *Académie de Marine.*
M. de la RONCIÈRE.
- 5^o *Académie de Médecine.*
M. HARTMANN; — M. SERGENT.
- 6^o *Académie des Sciences coloniales.*
M. de la RONCIÈRE; — M. René MAUNIER.
- 7^o *Académie des Sports.*
Marquis de CRÉQUI-MONTFORT.
- 8^o *Académie Internationale de Droit comparé.*
M. CAPITANT

9^o *Anciennes Familles dont les ancêtres ont joué
un rôle au Canada.*

Duc de LÉVIS MIREPOIX, Président de la
Section France-Canada de France-Amé-
rique; — LÉVIS MIREPOIX, Prince de
ROBECH; — Comte Jean de MONTCALM; —
Vicomte de ROHAN.

10^o *Alliance Française.*
M. DALBIS, Secrétaire Général.

11^o *Amis de Brouage,*
Colonel VIELJEUX.

12^o *Amis du Vieux Dieppe.*
Duc de LÉVIS MIREPOIX.

13^o *Association Nationale des Avocats inscrits
aux Barreaux de France et des Colonies.*
M. PERINGUEY, Bâtonnier de l'Ordre des
Avocats d'Alger.

14^o *Association Nationale d'Expansion écono-
mique.*
M. Jules DESTOMBE.

15^o *Association Nationale des Scouts de France.*
M. l'Abbé RAMONDOT.

16^o *Automobile-Club.*
Vicomte de ROHAN, Président.

17^o *Bibliothèque Nationale.*
M. de la RONCIÈRE, Conservateur en Chef
des Manuscrits.

18^o *Bordeaux (Ville de).*
D^r CRUCHET, Professeur à la Faculté de
Médecine.

19^o *Chambre de Commerce de Paris.*
M. DESTOMBE.

20^o *Chambre de Commerce du Havre.*
M. HERMANN DU PASQUIER, Président.

21^o *Chambre de Commerce de Marseille.*
Professeur OLMER.

22^o *Chambre de Commerce d'Angoulême.*
M. DESTOMBE.

23^o *Chambre de Commerce d'Annonay.*
M. DESTOMBE.

- 24° *Chambre de Commerce de Bayonne.*
M. HERMANN DU PASQUIER.
- 25° *Chambre de Commerce de Beauvais et de l'Oise.*
M. HERMANN DU PASQUIER.
- 26° *Chambre de Commerce d'Evreux.*
M. R. BOUCHON-CARTAUT, Vice-Président.
- 27° *Chambre de Commerce de Nancy.*
M. Emmanuel CHAMBERT.
- 28° *Clergé Catholique Français.*
M. BOISARD, Vicaire-Général de S. E. le Cardinal Archevêque de Paris.
- 29° *Comité Central des Armateurs de France.*
M. CANGARDEL; — Colonel VIELJEUX.
- 30° *Comité France-Amérique.*
M. Gabriel LOUIS-JARAY, Président de la Commission Exécutive.
- 31° *Compagnie Générale Transatlantique.*
M. CANGARDEL, Directeur Général; — M. du PASQUIER, Administrateur.
- 32° *Corps Médical.*
Professeur SERGENT, Président du Congrès Médical de Québec; — Professeur ARLOING, Secrétaire Général.
- 33° *Corps Médical : A. D. R. M.*
Professeur HARTMANN, Président.
- 34° *Faculté de Médecine de Lyon.*
Professeur ARLOING; — Professeur CADE; — Professeur BÉRARD.
- 35° *Faculté de Médecine de Paris.*
Professeur HARTMANN; — Professeur SERGENT.
- 36° *Faculté de Médecine de Marseille.*
Professeur OLMER.
- 37° *Faculté de Médecine de Bordeaux.*
Professeur CRUCHET; — Professeur BONNIN.
- 38° *Ecole des Hautes Etudes.*
M. F. JOÛON DES LONGRAIS.
- 39° *Ecole de Médecine de Nantes.*
Professeur SOURDILLE.
- 40° *Ecole Nationale des Beaux-Arts.*
M. Georges LEROUX.
- 41° *Ecole Nationale des Chartes.*
M. Roger GRAND.
- 42° *Ecole des Sciences Politiques (Société des Anciens Elèves).*
Comte Emmanuel de LÉVIS-MIREPOIX.
- 43° *Conseil de l'Ordre des Avocats de Paris.*
M. OLIVIER JALLU, Membre du Conseil de l'Ordre.
- 44° *Faculté de Droit de Caen.*
M. CAPITANT; — M. JOSSERAND.
- 45° *Faculté de Droit de Dijon.*
M. CAPITANT.
- 46° *Faculté de Droit de Paris.*
M. CAPITANT, Professeur; M. DEMOGUE, Professeur.
- 47° *Faculté de Droit de Lyon.*
M. JOSSERAND, Doyen.
- 48° *Faculté de Droit de Poitiers.*
M. CAPITANT.
- 49° *Faculté de Droit de Toulouse.*
M. JOSSERAND.
- 50° *Institut Catholique de Paris.*
M. GAILLARD de CHAMPRIS, Professeur.
- 51° *Fédération Nationale des Journaux Français.*
M. MARCHANDEAU, Vice-Président; — M. GAUBERT, Président du Syndicat des Quotidiens de Province; — M. FRANCO-NOHAIN; — M. René-Gustave NOBÉCOURT.
- 52° *Fédération Nationale des Eglises Protestantes et Comité Protestant des Amitiés Etrangères.*
Colonel VIELJEUX; — M. du PASQUIER.
- 53° *Grands Réseaux de Chemins de Fer Français.*
M. du PASQUIER, Administrateur.
- 54° *Havas.*
M. Charles HOUSSAYE, Vice-Président.
- 55° *Industrie et Transport.*
M. Georges CHIRIS; — M. Gaston BRETON; — M. André BALLEYGUIER, Délégué et Secrétaire Général de la C^{ie} Aérienne française et de la C^{ie} Aérienne franco-canadienne.
- 56° *Institut des Etudes Américaines du Comité France-Amérique.*
Marquis de CRÉQUI-MONTFORT.
- 57° *La Rochelle (Ville de).*
Colonel VIELJEUX, Maire.
- 58° *Marseille (Ville de).*
Professeur OLMER.
- 59° *Mission Catholique Universitaire.*
M. LEGENDRE.
- 60° *Missions Etrangères de Paris.*
Le Rév. J.-A. BERGOUIGNOUX.
- 61° *Paris (Ville de).*
M. CONTENOT, Président du Conseil Municipal. — M. V. BUCAILLE, Syndic. — M. BISCARRE, Conseiller Municipal et Secrétaire du Conseil.
- 62° *Parlement Français.*
M. MARCHANDEAU, Député, ancien Ministre; — M. BONNEFOUS, Député, ancien Ministre; — M. GASNIER-DUPARC, Sénateur; — M. NIEL, Député, Délégué par la Commission des Affaires Etrangères; — Marquis d'ANDIGNÉ, Député; — M. Victor BATAILLE, Député; — Marquis de KEROUARTZ, Député; — M. de SAINT-JUST, Député; — M. DOMMANGE, Député; — M. VALLETTE-VIALLARD, Député.

- 63° *Presse*.
Illustration.
M. Henry BORDEAUX; — M. Georges LEROUX.
- Paris-Midi*.
M. Fortunat STROWSKI.
- Echo de Paris*.
M. FRANC-NOHAIN, Directeur Littéraire.
- Eclaireur de l'Est*.
M. MARCHANDEAU, Directeur.
- Débats*.
M. Robert de CAIX.
- Grande Revue*.
M. CROUZET, Directeur.
- Gringoire*.
Duc de LÉVIS MIREPOIX.
- Jour*.
M. GAUBERT.
- Journal*.
M. Fernand GREGH.
- Revue des Deux Mondes*.
M. Fernand GREGH.
- Petit Parisien*.
M^{me} Fernand GREGH.
- Journal de Rouen*.
M. NOBÉCOURT, Secrétaire Général.
- Journal du Département de l'Indre*.
M. GAUBERT, Directeur.
- Paris-Soir*.
Duc de LÉVIS MIREPOIX.
- Temps*.
UN CORRESPONDANT.
- Figaro*.
M. Roger GRAND.
- 64° *Reims (Ville de)*.
M. MARCHANDEAU, Maire.
- 65° *Rennes (Ville de)*.
M. GASNIER-DUPARC.
- 66° *Saint-Malo (Ville de)*.
M. GASNIER-DUPARC, Maire.
- 67° *Saint-Sulpice (Compagnie de)*.
M. le chanoine BOISARD, Vice-Supérieur de Saint-Sulpice.
68. *Société des Américanistes*.
Marquis de CRÉQUI-MONTFORT, Président.
- 69° *Société d'Archéologie et d'Histoire de Bretagne*.
M. JOUON DES LONGRAIS.
- 70° *Société des Gens de Lettres*.
M. Henry BORDEAUX.
- 71° *Société de Géographie*.
Marquis de CRÉQUI-MONTFORT, Vice-Président.
- 72° *Société d'Histoire du Canada*.
Duc de LÉVIS MIREPOIX.
- 73° *Société Historique et Archéologique de Saint-Malo*.
M. l'Abbé DESCOTTES.
- 74° *Société des Médecins de Saint-Luc*.
Docteur COURCOUX.
- 75° *Société Normande de Géographie*.
M. René-Gustave NOBÉCOURT.
- 76° *Union Nationale des Syndicats Agricoles de France*.
M. GRAND, Président, ancien Sénateur.
- 77° *Université d'Alger*.
M. FOIX, Professeur.
- 78° *Université de Bordeaux*.
M. CRUCHET, Professeur.
- 79° *Université de Besançon*.
M. CHARLÉTY.
- 80° *Université de Caen*.
M. du PASQUIER.
- 81° *Université de Paris*.
M. CHARLÉTY, Recteur; — M. STROWSKI, Professeur à la Sorbonne; — M. CROUZET, Inspecteur de l'Académie; — M. DALBIS, Directeur de l'Institut franco-canadien; — M. PRÉCLIN, agrégé de l'Université.
- 82° *Université Catholique de Lille*.
M. Léon LANGERON, Professeur à la Faculté de Médecine.
- 83° *Université de Lyon*.
M. JOSSERAND, Doyen.
- 84° *Université de Montpellier*.
M. Jean CABANNES, Professeur, Correspondant de l'Académie des Sciences.
- 85° *Université de Nancy*.
M. Emmanuel CHAMBERT.
- 86° *Université catholique de l'Ouest*.
LÉVIS MIREPOIX, Prince de Robech.
- 87° *Université d'Aix-Marseille*.
Professeur ROGER.
- 88° *Vieux Honfleur (Société du)*.
M. Gabriel Louis JARAY.

D'autre part, au Congrès du Code Civil, le Ministère de l'Éducation Nationale s'était fait représenter officiellement par M. CAPITANT, M. DEMOGUE et M. JOSSERAND.

Au Congrès des Médecins de langue française d'Amérique et d'Europe, l'Académie de Médecine s'était fait représenter par le Professeur HARTMANN, le Professeur SERGENT et le Professeur Marcel LABBÉ et les Ministères de l'Éducation Nationale, des Affaires étrangères,

de la Santé, de la Guerre et de la Marine Marchande s'étaient fait représenter par des professeurs et personnalités importantes.

•••

Les membres de la mission étaient accompagnés d'un grand nombre de dames :

M^{me} P.-E. FLANDIN; — La Duchesse de LÉVIS-MIREPOIX; — M^{me} GERMAIN-MARTIN; — M^{me} MARCHANDEAU; — M^{me} BONNEFOUS; — M^{me} CAPITANT; — M^{me} HARTMANN; — La Princesse de ROBECH; — La Vicomtesse de ROHAN; — M^{me} SERGENT; — M^{me} DOMMANGE; — M^{me} VALLETTE-VIALARD; — M^{me} DAL PIAZ; — M^{me} ECCARD; — M^{me} MAUNOURY; — M^{me} CABANNES; — M^{me} GRAND; — M^{me} Georges CHRIS; — M^{me} ARLOING; — M^{me} BONNAL; — M^{me} de SAINT-CHAMANT; — M^{me} CRUCHET; — M^{me} OLMER; — M^{me} DESTOMBE; — M^{me} ROHMER; — M^{me} SIMON HENRI-MARTIN; — M^{me} Gaston BRETON; — M^{me} René BOUCHON-CARTEAU; — M^{me} FRANC-NOHAIN; — M^{me} CADE; — M^{me} GARIN; — M^{me} VILLARD; — M^{me} CROUZET; — M^{me} SOURDILLE; — M^{me} JOUON DES LONGRAIS; — M^{me} HALPHEN; — M^{me} AUCLAIR; — M^{me} ROGER; — M^{me} YACOEL; — M^{me} Charles GERNEZ-RIEUX; — M^{me} BALLEYGUIER; — M^{me} GARDIOL; — M^{me} BONNIN; — M^{me} TISSOT; — M^{me} DELAMAIRE; — M^{me} RUBEL.

D'autre part, les personnalités suivantes faisaient aussi partie de la mission, à laquelle elles étaient adjointes :

D^r Charles RICHET, *professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris*; — D^r FRIBOURG-BLANC, *Lieutenant-Colonel, médecin du Val de Grâce*; — D^r ROHMER, *professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg*; — D^r SARGNON, *professeur à la Faculté de Médecine de Lyon*; — D^r GARIN, *professeur à la Faculté de Médecine de Lyon*; — D^r VILLARD, *professeur à la Faculté de Médecine de Lyon*; — D^r COTTE, *professeur à la Faculté de Médecine de Lyon*; — M. de SAINT-CHAMANT; — D^r RUAUD, *médecin à l'Hôpital Belleau*; — D^r HALPHEN, *médecin à l'Hôpital H. de Rothschild*; — D^r AUCLAIR, *médecin à l'Hôpital H. de Rothschild*; — D^r YACOEL, *ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine de Paris*; — M. PERREAU-PRADIER, *chef de Cabinet du Ministre des Travaux Publics*; — D^r Charles GERNEZ-RIEUX, *professeur à la Faculté de Médecine de Lille*; — Comte Louis de VILLEFRANCHE; — M. MORENAS, *professeur à la Faculté de Médecine de Lyon*; — Comte de LA LAURENCIE; — Commandant DELAMAIRE; — M. Pierre

DUMAREAU, *ancien élève de l'École Polytechnique*; — M. Lucien BOUTMY; — M. Jean PINAULT; — M. Ch. MARCHESNÉ, *bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale*; — M. LEMERCIER, *Directeur Général de l'Havas pour l'Amérique du Sud*; — M. RUBEL; — D^r BONNAL, *chirurgien des Hôpitaux de Marseille et représentant le Centre régional de lutte contre le cancer*; — D^r MONGE, *professeur à la Faculté de Médecine de Marseille*; — D^r PAGE, *chirurgien à Paramé*.

Enfin, beaucoup de délégués avaient tenu à emmener avec eux des membres de leur famille :

M^{lle} Flandin; — M^{lle} Henry Bordeaux; — M^{lle} de Créqui-Montfort; — M^{lle} Marguerite Marchandeaup; — M. Didier Gregh; — M. Henry de Rohan-Chabot; — M. Louis-Paul Marchandeaup — M. Bonnefous fils; — M. Blériot fils; — M^{lle} Marcelle Griollet; — M. Claude Houssaye; — M. Henry Houssaye; — M^{lle} Péringuey; — M^{lle} Franc-Nohain; — M^{lle} Geneviève Gregh; — M^{lle} Visseaux; — M. François de la Roncière; — M^{lle} Monique Breton; — M^{lle} Cotte; — M. Jacques Breton; — M. Philippe Breton; — M^{lle} Yacoël; — M. Michel Courcoux; — M^{lle} Huret.

Parmi les personnalités canadiennes qui accompagnaient la Mission, se trouvaient :

L'Hon. Rodolphe LEMIEUX, *ancien président de la Chambre des Communes, Président du Comité France-Amérique d'Ottawa et M^{me} R. LEMIEUX.*

M. Edouard MONTPETIT, *Professeur à l'Université de Montréal, Secrétaire Général du Comité France-Amérique de Montréal et M^{me} E. MONPETIT.*

M. BEAULIEU, *Bâtonnier des avocats de Montréal, Président du Congrès du Code Civil français dans le monde à Montréal et M^{lle} BEAULIEU.*

Parmi les personnalités américaines et étrangères, jointes à la mission, se trouvaient :

M. LARAQUE, *Ministre, Conseiller de la Légation d'Haïti à Paris et M^{me} le Docteur LARAQUE.*

M. SUGIYAMA, *Professeur à l'Université Impériale de Tokio.*

M. JANNE, *Professeur à la Faculté de Droit de Liège et M^{me} JANNE.*

Professeur ROCH, *Professeur à l'Université de Genève et M^{me} ROCH.*

M. Franklin PARIS, *Secrétaire général de la Société Américaine de la Légion d'honneur.*

b) BUREAU DE LA MISSION NATIONALE FRANÇAISE
AU CANADA

Présidents d'honneur :

M. P.-E. FLANDIN.
M. S. CHARLETY.

Président :

M. Henry BORDEAUX.

Délégué Général :

Marquis de CRÉQUI-MONTFORT.

Vice-présidents :

MM. Georges CONTENOT.
Duc de LEVIS MIREPOIX.
MARCHANDEAU.
Marquis d'ANDIGNÉ.
Professeur HARTMANN.
Professeur SERGENT.
CANGARDEL.
Vicomte de ROHAN.
Gabriel Louis JARAY.

Membres du Bureau :

MM. STROWSKI.
BONNEFOUS.
NIEL.
CAPITANT.
GASNIER-DUPARC.
Olivier JALLU.

Colonel VIELJEUX.
Comte Jean de MONTCALM.
Georges LEROUX.
Comte de CAIX.
BUCAILLE.
Charles HOUSSAYE.
Hermann du PASQUIER.
Professeur ARLOING.

Comité des Dames :

Présidente d'honneur :

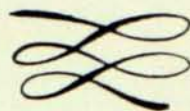
M^{me} FLANDIN.

Présidente :

La Duchesse de LEVIS MIREPOIX.

Membres :

M^{mes} ARLOING.
BONNEFOUS.
CAPITANT.
HARTMANN.
MARCHANDEAU.
DAL PIAZ.
Princesse de ROBECH.
Vicomtesse de ROHAN.
SERGENT.
M^{lle} Henry BORDEAUX.
M^{lle} de CRÉQUI-MONTFORT.



10. — Répertoire des Livres, Articles, Discours, Conférences sur le Voyage au Canada faits par les Membres de la Mission Française

- Marquis d'Andigné** : Discours au banquet de Gaspé, le 25 août 1934.
 — Allocution à l'Hôtel de Ville de Toronto, le 4 septembre.
 — Discours au dîner de la Ville de Toronto, le 4 septembre (*Revue France-Canada*, janvier 1935).
- Professeur Arloing** : Compte rendu du voyage de la Mission à l'Assemblée et au Conseil des Professeurs de la Faculté de Médecine de Lyon, le 9 novembre 1934.
- M. André Balleyguier** : Discours sur la tombe de Jacques de Lesseps, à Gaspé, le 25 août 1934.
- M. Victor Battaille** : Discours au banquet de Trois-Rivières, le 30 août 1934.
- M. Alex Biscarre** : Trois articles sur le voyage de la Mission Nationale Française au Canada (*Le Matin*, 9, 10 et 11 septembre 1934).
 — Proposition au Conseil Municipal de Paris tendant à favoriser les échanges de jeunes gens canadiens et français en période de scolarité et durant la période des vacances, le 10 novembre 1934.
- M. le Chanoine Boisard** : Discours au dévoilement de la Croix de Gaspé, le 25 août 1934 (*Bulletin des A.E.S.S.* 35^e année, p. 629, 3. *Place de l'Ancienne-Comédie, Limoges*).
 — Discours au dîner offert par la Compagnie Générale Transatlantique, à bord du *Champlain*, le 28 août 1934.
 — Discours au dîner de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le 31 août 1934.
 — Discours au déjeuner de l'Alliance Française à Montréal, le 1^{er} septembre 1934 et Allocution à l'Église Notre-Dame de Montréal, le 2 septembre 1934 (*Bulletin des A.E.S.S.* 35^e année, p. 635-646).
 — « Les fêtes de Gaspé en l'honneur de Jacques Cartier » (*Bulletin des A.E.S.S.*, du 15 novembre 1934, n^o 139).
- M. Georges Bonnefous** : Discours au Banquet du Gouvernement de Québec, le 27 août 1934.
 — Discours au Parlement, à Ottawa, le 3 septembre 1934.
 — « Au retour du Canada » (*L'Indépendant de Perpignan*, 6 octobre 1934).
- M. Henry Bordeaux** : Discours au Parlement de Charlottetown (Île du Prince-Édouard), le 24 août 1934.
 — « Le Canada et la France », Discours de clôture des Journées de La Lange, de la Culture et de la Littérature française en Amérique du Nord, à Québec, le 29 août (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} septembre 1934).
 — Adresse au dîner de Trois Rivières, le 30 août 1934.
 — Adresse au Parc Lafontaine, à Montréal, le 31 août 1934 (*Revue France-Canada*, décembre 1934).
 — Discours pour le baptême du Pont Cartier et l'inauguration du buste de Cartier à Montréal, le 1^{er} septembre 1934 (*Revue France-Canada*, décembre 1934).
 — Discours au déjeuner du Comité France-Amérique à Ottawa, le 3 septembre 1934.
 — « La Famille Française », discours fait à l'Université de Toronto, le 4 septembre 1934.
 — Discours au déjeuner de France-America Society of New York, le 7 septembre 1934.
 — « La Mission Française au Canada » (*Illustration des 15 et 22 septembre 1934*).
 — Discours à la séance solennelle de la Sorbonne, le 30 novembre 1934 (*Paris-Canada*, 16 décembre 1934).
 — « Mon Journal de Route au Canada » : « Québec et Montréal » (*Revue Universelle*, 1^{er} et 15 décembre 1934).
 — « A travers le Canada Anglais » (*Revue de France*, 15 décembre 1934).
 — « La Fleur du Saint-Laurent » (*Les Études*, 5 décembre 1934).
 — « Le Miracle du Canada », conférence au théâtre des Célestins, à Lyon, le 8 décembre 1935 et à Arras, le 9 février 1935.
 — « Nouvelle et Vieille France », Une Mission au Canada, un volume (*Plon, Éditeur*).
- M. René Bouchon-Cartault** : Compte-rendus du voyage faits à la Chambre de Commerce d'Evreux; à X. Amérique, à Paris; et à la Société libre de l'Eure, à Bernay, le 3 février 1935 (*Bulletin de la Société libre de l'Eure*).
- M. Gaston Breton** : Discours au dîner du Comité du centenaire de Rochester, le 6 septembre 1934 (*Journal des Nations Américaines*, 11 nov. 1934).
- M. Victor Bucaille** : Discours au déjeuner du Comité France-Amérique de Québec, le 28 août 1934.
 — Proposition au Conseil Municipal de Paris, tendant à favoriser les échanges de jeunes gens canadiens et français en période de scolarité et durant la période des vacances, le 10 novembre 1934.
- Professeur Cabannes** : Rapport adressé à l'Académie de Montpellier sur « La Mission française aux Fêtes canadiennes du IV^e Centenaire de Jacques Cartier ».
 — Conférences sur « Le IV^e Centenaire de la découverte du Canada », au Palais d'Hiver de Montpellier, le 18 janvier 1935.
- Professeur A. Cade** : Rapport sur le XXIII^e Congrès français de Médecine de Québec, 1934 (*Lyon Médical*, 28 octobre 1934).
 — « Impressions de voyage », causerie au Rotary Club de Lyon, le 23 octobre 1934. (*Le Rotary*, n^o 73, janvier 1935)
- Comte Robert de Caix** : Allocutions en Acadie, à Chatham, Moncton, Memramook et Pubnico, en septembre 1934.
- M. Cangardel** : Discours au dîner de la Cie Générale Transatlantique à bord du « Champlain » à Québec, le 28 août 1935.
- M. H. Capitant** : Discours au déjeuner offert par le Barreau de Québec, le 28 août 1934.
 — « L'évolution du droit de la famille en France depuis le Code civil », rapport présenté aux Journées du Code civil dans le Monde, à Montréal le 31 août 1934.
 — Discours au déjeuner offert par le Barreau de Montréal, le 1^{er} septembre 1934.
 — « Le droit civil canadien comparé au Code civil français », rapport à la Société de Législation comparée, à Paris, le 12 décembre 1934. (*Bulletin trimestriel de la Société de Législation comparée*, mars 1935).
- M. Emmanuel Chambert** : Rapport à la Chambre de Commerce de Nancy, le 12 octobre 1934 (*plaquelette éditée par la Chambre de Commerce de Nancy*).
 — « Le voyage de la Mission Française au Canada », causerie faite à Nancy, avec projection du film de la Mission, le 26 Mars 1935.
- M. S. Charley** : Discours pour l'inauguration des Journées, de la langue, de la culture et de la littérature françaises en Amérique du Nord, à Québec, le 28 août 1934.
 — Allocution à Spencer Wood, chez le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, le 28 août 1934.
 — Discours à l'Alliance française de Montréal, le 1^{er} septembre 1934.
 — Discours à l'Université d'Ottawa, le 3 septembre 1934.
 — Discours au déjeuner municipal à l'Exposition de Toronto le 4 septembre 1934.
 — Allocution au dîner du Comité du centenaire de Rochester le 6 septembre 1934.
 — Allocution au déjeuner de France-America Society de New York, le 7 septembre 1934.
 — Discours à la séance solennelle de la Sorbonne, le 30 novembre 1934 (*Paris-Canada*, 9 décembre 1934).
- M. Georges Contentot** : Discours au banquet de Gaspé, le 25 août 1934.
 — Adresse au Parc Lafontaine à Montréal, le 31 août 1934 (*Revue France-Canada*, décembre 1934).
 — Discours à l'Hôtel de Ville de Montréal, le 1^{er} septembre 1934.
 — Discours à la réception du Maire d'Ottawa, le 3 septembre 1934 (*Pour tous ces discours voir Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris du 26 octobre 1934*).

- Discours au dîner de Rochester, le 6 septembre 1934.
 - Discours à la séance solennelle de la Sorbonne, le 30 novembre 1934 (*Supplément au Bulletin Municipal officiel de Paris du 15 décembre 1934, et Paris-Canada du 9 décembre 1934*).
- M. Pierre de Courtois :** Discours à l'Hôtel de Ville de Québec, le 27 août 1934 (*Paris-Canada, 6 janvier 1935*).
- Marquis de Créquy-Montfort de Courtivron :** Discours à l'Hôtel de Ville de Charlottetown, le 24 août 1934.
- Discours au dîner du Comité France-Amérique de Montréal, le 31 août 1934 (*Paris-Canada, 14 octobre 1934*).
 - Discours au Rotary Club de Buffalo, le 5 septembre 1934 (*France-Amérique du Nord, 24 février 1935*).
 - Impression d'ensemble du voyage de la Mission Nationale Française au Canada (*Bulletin de la Société de Géographie sept-oct. 1934; Paris-Canada, 23 décembre 1934*).
 - Impressions de voyage de la Mission (*Bulletin de la Société des Américanistes, décembre 1934*).
- Mlle de Créquy-Montfort :** « La France au Canada » (*L'Espoir Français, 11 janvier 1935*).
- M. Paul Crouzet :** « L'influence de l'Amérique du Nord (Canada et Etats-Unis) sur la vie intellectuelle et la littérature françaises aux XIX^e et XX^e siècles », rapport aux Journées de la langue, de la culture et de la littérature françaises en Amérique du Nord, à Québec, le 29 août 1934.
- « France d'aujourd'hui et Canada », six articles sur la Mission Jacques Cartier (*La Dépêche de Toulouse, 16, 18, 19, 20 novembre; 3 et 4 décembre 1934*).
- Mme Paul Crouzet :** « Impressions françaises au Canada », trois articles sur la Mission Jacques Cartier (*La Grande Revue, novembre, décembre 1934; janvier 1935*).
- Professeur René Cruchet :** « Les premiers Français au Canada », notes recueillies à l'occasion du IV^e Centenaire de Jacques Cartier (*publié chez Delmas, Chapon, Gounouilhou. - Bordeaux*).
- Discours au dîner de la Ville de Toronto, le 4 septembre 1934.
 - 4 articles sur le voyage de la mission au Canada (*La Petite Gironde, 22 août; 8, 9 et 25 septembre 1934*).
 - Causerie à l'Union de l'Université, de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie de Bordeaux, 20 janvier 1935.
 - Conférence au Cercle philharmonique de Bordeaux, le 24 mars 1934.
 - « La médecine au Canada et le Congrès de l'Association des médecins de langue française à Québec » (*Journal de Médecine de Bordeaux, numéro spécial, 30 mars 1935*).
 - Conférence sur le Canada à la séance annuelle de l'Union de l'Université, de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie, le 11 mai 1935.
- M. L. J. Dalbis :** « Québec bastion d'Ouest » (*Revue de l'Alliance française, juillet 1934*).
- Allocutions en Acadie, à Halifax, en septembre 1934.
- M. Demogue :** « Les transformations du Droit des successions et donations en France, depuis le Code civil », rapport aux Journées du Code civil français dans le Monde, à Montréal, le 31 août 1934.
- « Le droit commercial canadien comparé au Code civil français », rapport à la Société de Législation comparée, à Paris, le 12 décembre 1934.
- M. l'Abbé Descottes :** Conférences sur la Mission : 1^o à la Société historique et archéologique de Saint-Malo, le 15 octobre 1934; 2^o Aux Anciens Combattants de Paramé, le 4 novembre 1934; 3^o Aux Médailleurs militaires de l'Arrondissement de Saint-Malo, le 9 décembre 1934.
- Conférences avec projections de vues de la Mission : 1^o à la Salle des fêtes des Ecoles libres de Saint-Malo, le 22 janvier 1935; 3^o aux Enfants des Ecoles, le 27 et le 28 février; 4^o au Mont-Dol, le 3 mars 1935.
- M. Jules Destombe :** Allocution au déjeuner de la Chambre de commerce de Québec, le 28 août 1934.
- Discours au Board of Trade de Montréal, le 1^{er} septembre 1934.
- M. René Dommange :** Allocution au Parc Lafontaine à Montréal, le 31 août 1934 (*Revue France-Canada, décembre 1934*).
- « France et Canada » (*Revue Ambassades et Consuls, 8 décembre 1934*).
- Mme René Dommange :** Allocution prononcée au Poste Radio C. R. A. C. à Montréal, le 1^{er} septembre 1934 (*Paris-Canada, 6 janvier 1935*).
- M. Pierre-Etienne Flandin :** Discours pour l'inauguration de la Croix de Gaspé, le 25 août 1934 (*Revue France-Canada, décembre 1934*).
- Discours au dîner du Gouvernement de la Province de Québec, le 27 août 1934.
 - Adresse au Parc Lafontaine à Montréal, le 31 août 1934 (*Revue France-Canada, décembre 1934*).
 - Discours au dîner du Comité National Canadien à l'Hôtel du Mont Royal à Montréal, le 1^{er} septembre 1934 (*Paris-Canada, 21 octobre 1934*).
 - Allocution au déjeuner du Comité France-Amérique d'Ottawa, le 3 septembre 1934.
 - Discours au dîner du Gouvernement à Ottawa, le 3 septembre 1934. (*Paris-Canada, 25 novembre 1934*).
 - Discours à l'inauguration du Vieux Fort Niagara reconstitué, le 5 septembre 1934. (*Journal des Nations Américaines, 21 octobre 1934*).
 - Allocution à New York au déjeuner France-Amérique, le 8 septembre 1934.
 - Impressions de voyage (*Le Figaro, 18 septembre et Paris-Canada, 30 septembre 1934*).
 - Discours à l'American Club de Paris, le 20 septembre 1934.
- M. Franc-Nohain :** « L'importance de l'élément littéraire et intellectuel dans la Presse française », rapport au Congrès de la Presse de langue française, à Québec, le 27 août 1934.
- « En revenant du Canada » (*Echo de Paris, 21, 22, 23, 24, 25, 28 et 30 septembre; 1^{er} et 2 octobre 1934*).
- M. Gaillard de Champris :** « La France a donné à l'Amérique du Nord une de ses deux grandes cultures; la française; l'influence de la France sur la vie intellectuelle des Canadiens Français », rapport aux Journées de la langue, de la culture et de la littérature françaises en Amérique du Nord, à Québec, le 29 août 1934.
- Allocutions en Acadie, en septembre 1934.
 - 2 articles sur le Canada (*Monde et Voyage, 15 août et 1^{er} septembre 1934*).
 - « Le IV^e centenaire de Jacques Cartier » (*Bulletin du Comité Catholique des Amitiés françaises à l'étranger, 15 octobre 1934*).
 - « Nos raisons françaises de demeurer fidèles au Canada » (*Revue hebdomadaire, 15 décembre 1934*).
 - « Plerinage en Acadie » (*Etudes, 20 octobre 1934*).
 - « L'Institut Catholique au Centenaire de Jacques Cartier » (*Bulletin de l'Institut Catholique, octobre 1934*).
- Professeur Ch. Garin :** Conférence sur le voyage de la Mission au Canada, avec projection d'un film du Professeur Cotte (*Lyon Colonial, 8, rue Ste-Catherine, Lyon, décembre 1934*).
- M. Gasnier-Duparc :** Discours à l'Hôtel de Ville de Charlottetown, le 24 août 1934 (*Revue France-Canada, décembre 1934*).
- Discours à l'Hôtel de Ville de Québec, le 28 août 1934.
 - Adresse au Parc Lafontaine à Montréal, le 31 août (*Revue France-Canada, décembre 1934*).
 - Allocution à l'Hôtel de Ville de Montréal, le 1^{er} septembre.
 - Discours au Parlement d'Ottawa, le 3 septembre (*Revue France-Canada, décembre 1934*).
 - Allocution à la Fête du Travail, à Ottawa, le 3 septembre.
 - Discours à Rochester, le 6 septembre 1934.
- M. Ernest Caubert :** Discours au déjeuner de clôture du Congrès de la Presse Française à Québec, le 28 août 1934.
- Cinq articles sur le voyage de la Mission Nationale Française au Canada (*Le Jour, 7, 9, 13, 14 et 20 septembre 1934*).
 - Cinq articles sur la Mission (*Journal du Département de l'Indre: Centre-Eclair, les 15, 17, 18, 19 et 20 septembre*).
- M. Roger Grand :** « L'Enigme canadienne » (*Le Figaro, 25, 26 et 28 septembre 1934*).
- « La Force paysanne » (d'après l'exemple canadien), conférence donnée à la Société d'Economie Sociale, 31, rue Guyot, le 14 janvier 1935.
 - « L'Enigme canadienne; ses raisons sociales », conférence à la Société internationale de Science sociale, 28, rue Serpente, le 2 mars 1935.
- M. Fernand Gregh :** Quatre articles sur le voyage de la Mission Nationale Française au Canada (*Le Journal, 30 août, 3, 5 et 9 septembre 1934*).
- « De New-York à Montréal », deux articles (« 1934 », 5 et 12 décembre 1934).
- Mme Harlette Fernand Gregh :** « Les Fêtes du Canada en l'honneur de Jacques Cartier » (*Le Petit Parisien: Edition de Paris, 15, 16, 20, 22, 23, 25, 27 septembre 1934; Edition de Province, 28 septembre 1934*).

- Professeur Hartmann** : Allocution à la séance d'ouverture du Congrès de Médecine à Québec, le 27 août 1934.
 — Allocution au dîner de clôture du Congrès de Médecine, le 30 août 1934.
 — Allocution au banquet offert aux Médecins par le Maire de Montréal en septembre 1934.
- M. Charles Houssaye** : Rapport au Congrès de la Presse française à Québec : « Les Progrès effectués dans l'information de la Presse française dans ses relations avec l'étranger notamment avec l'Amérique du Nord », le 28 août.
 — Discours au dîner de la Ville de Niagara Falls, le 5 septembre 1934.
- M. Olivier Jallu** : Discours au déjeuner du Comité France-Amérique de Québec, à bord du « Champlain », à Québec, le 29 août 1934.
- Professeur Xavier Janne** : Rapport au Congrès de Droit Civil à Montréal, le 1^{er} septembre 1934.
 — Rapport à l'Association du Barreau Canadien, le 2 septembre.
 — « La découverte du Canada par Jacques Cartier », conférence faite à Verviers (Belgique), le 25 mars 1935.
- M. Gabriel Louis Jaray** : Allocutions en Acadie, à Halifax, en septembre 1934.
 — Articles sur « La France en Acadie » (*Le Temps*, 26 et 28 novembre 1934 et *France-Canada*, avril 1935).
 — « Le vieux Fort français de Niagara » (avec 1 gravure), (*Illustration*, 5 janvier 1935).
- M. Jossierand** : « La transformation du Droit des obligations et des contrats depuis la promulgation du Code civil français », rapport aux Journées du Code civil français dans le Monde à Montréal, le 30 août 1934.
- M. Jolou des Longrais** : Discours au déjeuner offert par « The Canadian Exhibition » à Toronto, le 4 septembre 1934.
 — « Jacques Cartier juriste : La très ancienne coutume de Bretagne, de Jacques Cartier »; conférence faite à Montréal aux Journées du Droit civil français, le 1^{er} septembre 1934.
 — « Les survivances françaises en Amérique »; conférence faite à la Société internationale, le 23 mars 1935 (*Revue de la Science sociale*).
- Professeur Léon Langeron** : Relations sur le voyage de la Mission française au Canada (*Bulletin des Facultés catholiques de Lille*, février 1935; *Journal des Médecins de Lille*, janvier et février 1935).
- M. Georges Leroux** : Rapport présenté à l'Académie des Beaux-Arts.
 — Dessins du Voyage de la Mission Nationale Française au Canada (*Illustration*, 15 et 22 septembre 1934).
- Duc de Lévis Mirepoix** : Discours prononcé devant la statue de Mgr Montmorency Laval, à Québec, le 27 août 1934.
 — Discours prononcé à l'inauguration des « Arts domestiques » à Québec, le 27 août 1934.
 — « Portrait de Lévis », discours au Monument des Braves, à Québec, le 27 août 1934 (*Revue France-Canada*, décembre 1934 et *France-Amérique*, janvier 1935).
 — Discours à l'Hôtel de Ville, au Collège et à l'Hôpital de Lévis, le 28 août 1935.
 — Discours au banquet de Trois-Rivières, le 30 août 1934.
 — Quatre articles sur la Mission (*Paris-Soir*, 19 août, 10, 15 et 23 septembre 1934).
 — La Mission nationale française au Canada (*Gringoire*).
 — Conférence sur la Mission française au Canada, prononcée « Aux Amis du Livre », à Paris, le 11 décembre 1934 (*Paris-Canada*, 30 décembre 1934).
- Duchesse de Lévis Mirepoix** : Adresse à Montréal, par le Radio-Montréal, 1^{er} septembre 1934.
 — Adresse au dîner du Comité National Canadien à Montréal, le 1^{er} septembre 1934 (*Revue France-Amérique*, janvier 1935).
- Comte Emmanuel de Lévis-Mirepoix** : « Impressions canadiennes », conférence faite à l'École libre des Sciences politiques, le 18 janvier 1935 (*Revue des Sciences Politiques*, janvier-mars 1935).
- M. Paul Marchandau** : Discours au déjeuner de la Presse à Québec, le 27 août 1934.
 — Discours à l'Hôtel de Ville de Québec, le 27 août 1934.
 — Discours au déjeuner au Mont Royal, à Montréal, le 31 août 1934.
 — Adresse au Parc Lafontaine, à Montréal, le 31 août (*Revue France-Canada*, décembre 1934).
- M. René Maunier** : Conférence à l'Académie des Sciences Coloniales.
- Comte Jean de Montcalm** : « Portrait de Montcalm »; discours prononcé devant le Monument de Montcalm, à Québec, le 28 août 1934 (*Revue France-Canada*, décembre 1934).
- M. Jean Niel** : Discours au dîner de la Compagnie Générale Transatlantique, à bord du « Champlain », à Québec, le 28 août 1934.
- M. René Gustave Nobécourt** : « La Presse de la Province française », rapport au Congrès de la Presse française à Québec, le 27 août 1934.
 — « Terre d'espérance et de fidélité, Canada français 1934 » (avec photographies); (*Journal de Rouen*, 18, 19, 20, 24, 26 et 28 septembre; 1^{er}, 2, 5, 6, 15, 17, 19 et 22 octobre 1934).
 — Conférence avec projection du film de la Mission, au Collège de Normandie, le 25 février 1935.
- Professeur Olmer** : Allocution à l'Hôtel de Ville de Montréal, à l'occasion de la remise de la grande médaille d'argent de la Ville de Marseille, le 1^{er} septembre.
 — Discours au dîner de la Ville de Toronto, le 4 septembre.
- M. Hermann Du Pasquier** : Discours au Board of Trade de Montréal, le 1^{er} septembre.
- M. Robert Peringuey** : Discours au Congrès de l'Association du Barreau canadien, à Montréal, le 1^{er} septembre 1934.
 — Conférences sur la Mission Française au Canada, devant le Barreau d'Alger; à la Société de Géographie d'Alger et devant les « Croix de Feu » d'Alger.
- M. E. Preclin** : « L'influence de la France sur la vie intellectuelle des Canadiens-Anglais et des Etats-Unis : langue, culture, littérature et mouvement des idées », rapport aux Journées de la langue, de la culture et de la littérature françaises en Amérique du Nord, à Québec, le 29 août 1934.
 — Compte-rendu du voyage au Canada (*Revue Historique*, septembre-octobre 1934).
- Abbé Ramondot** : « Les Scouts de France au Canada et aux Etats-Unis » (*Le Chef*, *Revue officielle de l'Association des Scouts de France*, 15 novembre et 15 décembre 1934).
- Prince de Robech** : Allocution devant le Monument aux Morts de Montréal, le 31 août 1934.
 — « Quelques impressions d'un membre de la Délégation française pour le IV^e Centenaire de la découverte du Canada » (*L'Ami du Peuple d'Angers*, 25 septembre 1934).
 — « Conséquences souhaitables de la Mission Française au Canada » (*L'Ami du Peuple d'Angers*, 14 octobre 1934).
 — « Nos cousins du Canada », conférence prononcée à l'Université Catholique de l'Ouest (Angers) le 28 novembre 1934 (*une plaquette*, *Imprimerie Régionale*, Angers).
- Princesse de Robech** : « Impressions de voyage au Canada », conférences répétées dans diverses réunions de la Ligue d'Action Catholique Française.
 — « Un beau centenaire » (*Echo de la Ligue Féminine d'Action Catholique Française*, décembre 1934).
 — « 1534-1934 », IV^e Centenaire de la découverte du Canada, (*Lumière et Action*, décembre 1934).
 — Communication aux membres de l'Accueil Franco-Britannique, le 20 décembre 1934).
- Vicomte de Rohan** : Discours au Séminaire de Québec, à Saint-Joachim, le 28 août.
 — Rapport à l'Automobile Club (*Bulletin de l'Automobile-Club de France*, novembre 1934; *Paris-Canada*, 24 et 30 novembre 1934).
- Professeur Rohmer** : La part prise par la France à la découverte du Nouveau Monde et les fêtes du Canada », conférence faite au Palais Universitaire de Strasbourg, en janvier 1935.
- M. de la Roncière** : « L'influence de l'Amérique du Nord sur la vie intellectuelle et la littérature françaises aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles », rapport aux Journées de la langue, de la littérature et de la culture françaises en Amérique du Nord, à Québec, le 28 août 1934.
 — Allocutions devant les Monuments Jacques Cartier, à Québec et à Limoulu, le 29 août 1934.
- Amiral de Ruffi de Pontevés** : Discours au dîner du Gouvernement de la Province de Québec, le 27 août.
- M. François de Saint Just** : Discours au banquet du Comité National Canadien, à Montréal, le 1^{er} septembre (*Le Télégramme du Pas-de-Calais*).
 — Discours au dîner de la Ville de Niagara Falls, le 5 septembre 1934.

Dr. Sargnon : « Le Canada », causerie au Rotary Club de Lyon, le 23 octobre 1934. (*Le Rotary* n° 73, janvier 1935).

Professeur Emile Sergent : Discours au dîner du Comité France-Amérique de Montréal, le 31 août (*Paris-Canada*, 23 décembre 1934).

- Discours à la séance d'ouverture du Congrès de Médecine de Québec, le 27 août et discours sur la tombe du Doyen Rousseau, à Québec, le 27 août (*Volumes du Congrès de Médecine édités par la Maison Masson et Cie à Paris*).
- « Réflexions à propos de mon cours d'enseignement clinique médical à Québec, en août, septembre et octobre 1934 », (*Presse Médicale*, 29 décembre 1934).
- « Les Congrès de Médecine Jacques Cartier de Québec », (*Paris-Canada*, 10 février 1935), en collaboration avec le Professeur Arloing.
- « Réflexions sur le Canada » (*Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1935).
- « Etudiants et Médecins Etrangers en France » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1935).

M. Fortunat Strowski : « Le mouvement des idées et les courants intellectuels dans la Presse française », rapport au Congrès de la Presse française à Québec, le 27 août.

- Quatre articles sur le voyage de la Mission Nationale Fran-

çaise au Canada (*Paris-Midi*, 23 août, 12, 13 et 15 septembre 1934).

- « A la Gloire de la Langue Française » (*Le Quotidien* 18 septembre 1934).
- Allocutions à Québec et en Acadie (à Moncton et Memramcook), en septembre 1934.

M. Valette-Viallard : Adresse pour le baptême du Pont Jacques Cartier et l'inauguration du buste de Cartier, à Montréal, le 1^{er} septembre 1934.

Colonel Vieljeux : Discours devant la Croix du Sacrifice, à Québec, le 27 août 1934.

- Discours à l'Hôtel de Ville de Trois-Rivières, le 30 août, (*Revue France-Canada*, décembre 1934).
- « Impressions de voyage au Canada », (*La Charente-Inférieure*, 23 et 25 septembre, 2, 5, 9, et 12 octobre 1934; *Echo Rochelais*, 26 et 28 septembre, 1, 3 et 5 octobre; *La Petite Gironde*, 3, 4 et 5 octobre; *Courrier de La Rochelle*, 29 septembre, 3, 6, 10 et 13 octobre; *La Gazette d'Aunis*, 29 septembre et 3 octobre 1934).

X. (membre de la Mission; pseudonyme : HENRY CHALGRAIN): Lettres du Canada : « Gaspé en Gaspésie »; « Québec »; « De Montréal à Niagara Falls », (*Le Temps*, 23, 25 et 29 septembre 1934).

TABLE DES ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE

de M. Georges Leroux, Membre de l'Académie des Beaux-Arts.

- Planche* I. — La Croix de Gaspé.
— II. — Sur le Champlain en route pour le Canada.
— III. — A Gaspé : Jeunes filles canadiennes.
— IV. — Sur le Saint-Laurent : le « Champlain » remonte le fleuve.
— V. — A Québec : M. Contenot, président du Conseil Municipal de Paris, devant l'Hôtel de Ville.
— VI. — Dans la province de Québec : les villages pavés au passage de la Mission.
— VII. — A Trois-Rivières : le Saint-Laurent près de Trois-Rivières.
— VIII. — A Montréal : l'inauguration du buste de Jacques Cartier, au pont Jacques Cartier sur le Saint-Laurent.
— IX. — A Ottawa : le présent de la « Grande-Hermine » au Parlement canadien.
— X. — Le sénateur BEAUBIEN, président du Comité National Canadien.
— XI. — M. P.-E. FLANDIN.
— XII. — M. S. CHARLÉTY.
— XIII. — M. Henry BORDEAUX.
— XIV. — M. CONTENOT.
— XV. — Le Marquis D'ANDIGNÉ.
— XVI. — M. CANGARDEL.
— XVII. — Le Marquis de CRÉQUI-MONTFORT.
— XVIII. — M. Gabriel LOUIS-JARAY.
-

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
AVANT-PROPOS.	9
CHAPITRE I. Préface : LA LEÇON DE LA MISSION JACQUES CARTIER, par M. Gabriel Hanotaux, <i>de l'Académie Française, Président du Comité France-Amérique et du Comité National français</i>	II
CHAPITRE II. IMPRESSIONS GÉNÉRALES SUR LE CANADA, par M. Henry Bordeaux, <i>de l'Académie Française, Président de la Mission Nationale française</i>	15
CHAPITRE III. IMPRESSION SUR LA PROVINCE DE QUÉBEC, par M. G. Contentot, <i>Président du Conseil Municipal de Paris</i>	25
CHAPITRE IV. LA MISSION FRANÇAISE DE GASPÉ A NIAGARA, par le Duc de Lévis Mirepoix, <i>Vice-Président de la Mission Nationale française</i>	29
CHAPITRE V. LA MISSION FRANÇAISE EN ACADIE, par M. Gabriel Louis Jaray, <i>Président de la Commission Exécutive du Comité France-Amérique et du Comité National français</i>	37
CHAPITRE VI. DOCUMENTS ANNEXES :	
1 ^o AU NOM DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL CANADIEN : discours de M. Philippe Roy, <i>Ministre du Canada</i> , à la Sorbonne.	47
2 ^o AU NOM DU GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC : discours de M. Taschereau, <i>Premier Ministre de la province de Québec</i>	49
3 ^o AU NOM DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU CANADA : discours du Cardinal Villeneuve, <i>Archevêque de Québec</i> , à bord du Champlain.	51
4 ^o AU NOM DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS : discours de M. P.-E. Flandin, <i>représentant le Gouvernement français</i> , à Gaspé.	53
5 ^o AU NOM DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS : discours de M. Charléty, <i>de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris</i> , à la Sorbonne.	55

6° RAPPORT GÉNÉRAL SUR LA MISSION, par le Marquis de Créqui-Montfort	56
7° AU NOM DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE : discours de M. Cangardel, <i>Directeur-Général</i> , sur le « Champlain » à Québec.	58
8° LISTE DE LA REPRÉSENTATION DE LA FRANCE AUX FÊTES DU IV ^e CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU CANADA PAR JACQUES CARTIER	60
9° RÉPERTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS, DES LIVRES, ARTICLES, CONFÉRENCES, DISCOURS SUR LE VOYAGE AU CANADA DES MEMBRES DE LA MISSION NATIONALE FRANÇAISE	67
TABLE DES ILLUSTRATIONS.	71
TABLE DES MATIÈRES	73



BNQ



000 322 752